

## Nouveautés

---

Number 147, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45575ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(2007). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (147), 4–25.

## ANTHOLOGIE

BERNARD ANDRÈS [dir.]

*La conquête des lettres  
au Québec (1759-1799)*Les Presses de l'Université Laval, Québec  
2007, 740 pages

Toute anthologie implique un choix par définition et ce choix est évidemment susceptible de plaire ou de déplaire, d'être approuvé sans conteste ou d'être mis plus ou moins en question, que ce soit à cause du contenu, des critères de sélection, de l'appareil critique, de la présentation, voire du format du livre, de la qualité du papier ou pour toute autre raison. C'est normal. Comme nous le rappelle le vieux La Fontaine, « est bien fou du cerveau ° Qui prétend contenter tout le monde et son père ». Cette vérité, tout anthologiste a tôt fait de l'apprendre !

Dans le cas de l'anthologie compilée par l'équipe du projet de recherche « Archéologie de la littérature au Québec », sous la direction de Bernard Andrès, le titre de l'ouvrage de même que la période qu'il couvre peuvent certainement prêter à discussion. Pour ma part, j'accepte volontiers les dates retenues par Bernard Andrès, encore que j'eusse aussi accepté volontiers qu'il ait préféré celles du premier volume de *La vie littéraire au Québec*, soit de 1764 à 1805, étant donné surtout que *La conquête des lettres au Québec* est présenté en quatrième de couverture comme un « complément indispensable au premier tome de *La vie littéraire* ». Le titre, cependant, me paraît porter à confusion, car il peut être pris à la fois dans un sens restreint et ne s'appliquer qu'à la production littéraire (ce mot ayant conservé la signification qu'on lui connaît à l'époque) des sujets « canadiens » ou dans un sens élargi et englober alors aussi bien la production littéraire des sujets anglais que des sujets « canadiens » ou français vivant en territoire conquis – ce qui serait un choix fort défendable en ces années où la vie culturelle et ses institutions naissantes sont inspirées par celles de l'Angleterre. Le contenu de l'anthologie est de nature à refléter l'un ou l'autre de ces deux sens, en partie tout au moins, ne serait-ce que du fait qu'on y trouve un extrait du roman de Frances Brooke, *The History of Emily Montague* (1769). Bien sûr, il s'agit du premier roman écrit au pays, mais sa

fortune fut exclusivement européenne et ne trouva qu'un faible écho dans la colonie, où la romancière n'a vécu que pendant cinq ans, de 1763 à 1768. À ce compte-là, c'est-à-dire s'il importait de marquer ainsi un événement, n'aurait-on pas pu citer « An Ode, on the Death of Vandango, by a Friend to the Snaffle » ou « Elegy on the Death of Vandango, kill'd in the midst of his Carrear to Glory », les premiers poèmes composés à Québec à avoir été publiés dans le premier journal à paraître dans la colonie (*La Gazette de Québec*, 5 juillet 1764, p. [3]) ? Qui plus est, tout comme il le fera en direction de l'anglais dans le cas de l'énigme publiée le 2 août 1764, l'imprimeur encourageait la production locale, à l'occasion de la publication de cette élogie : « Comme la traduction des vers, écrivait-il, d'une langue à l'autre, exige une veine poétique, on espère que cela servira d'excuse au Public, de ce que, les vers cy dessus n'ont été insérés que dans un langage. Si quelque personne d'esprit veut se donner la peine de les mettre en vers François, et de les envoyer à l'Imprimerie, on aura soin de les insérer dans la première Gazette ». Ce texte ou la « Recepte pour chanson d'amour », publiée en anglais dans la *Gazette de Québec*, le 19 février 1778, et dans une traduction française proposée par Sophronine, le 5 mars 1778, n'auraient-ils pas été davantage à leur place dans un ouvrage consacré à *La conquête des lettres au Québec*, que ceux de Dorothée attristée et de Crononhonthologos, l'un et l'autre traduits de l'anglais ? Et s'il y avait ainsi place pour la production de langue anglaise, pourquoi ne pas avoir inclus l'un des poèmes anglais datés de Québec – dont l'un donnera lieu à une vive polémique qui s'étira pendant trois semaines dans la *Gazette de Québec*, en 1783 – plutôt que telle ou telle énigme dont l'anonymat n'est certainement pas une garantie de leur origine canadienne ? Le poème de Dramaticus, « On the Opening a Theatre in Quebec » (*La Gazette de Québec*, 6 mars 1783, p. [4]), aurait pu servir, par exemple, à rappeler que, pendant la période qui nous intéresse ici, nombre de pièces de théâtre ont été jouées en anglais, y compris des pièces de Molière et une pièce de Voltaire.

Divisé en cinq sections, chacune d'elles étant précédée d'une introduction bien documentée qui situe

les textes choisis dans leur contexte historique, *La conquête des lettres...* met en lumière plusieurs textes peu connus, voire inconnus – exception faite de quelques rares spécialistes de la période peut-être. Il convient de louer le travail d'Andrès et de son équipe à cet égard. En revanche, énigmes, poèmes « canadiens » publiés dans les journaux et pages extraites de la *Gazette littéraire...* ne sont guère difficiles d'accès depuis la publication des *Textes poétiques du Canada français* (1987), par sœur Jeanne-d'Arc Lortie et son équipe, des ouvrages consacrés à Fleury Mesplet et à Valentin Jautard par Jean-Paul de Lagrave et par Jacques G. Ruelland (1985 et 1989), pour ne pas remonter aux *Les lettres canadiennes d'autrefois* de Séraphin Marion, aux travaux de John Hare et aux documents relatifs à Fleury Mesplet publiés par Robert Wallace McLachlan (1906 et 1920). Certes les ouvrages de ces chercheurs sont mentionnés dans une excellente bibliographie de 27 pages et sont signalés en termes élogieux dans la préface, mais il me semble qu'on aurait dû en faire aussi mention, le cas échéant, dans la note identifiant la source de chacun des textes cités. Cela aurait été d'autant plus utile dans le cas de l'ouvrage de sœur Lortie, qu'on y trouve une abondance de notes, alors que ces dernières sont plutôt rares dans *La conquête des lettres...* N'aurait-il pas été à propos pourtant d'y indiquer, par exemple, que telle ou telle citation de l'Anonyme était tronquée, que le pseudonyme Chrononhonthologos avait été probablement inspiré par la pièce du même nom de Henry Carey – ce qui laisse supposer que l'auteur est anglophone – ; que le même jour où Messire J.-O. Plessis prononçait son *Discours à l'occasion de la victoire remportée par les forces navales de Sa Majesté britannique...*, le Rév. Alexander Spark rendait aussi grâce à Dieu pour cette victoire, etc. ? Notons, toutefois, que préface, textes de présentation de chacune des sections et les quatorze pages consacrées aux biographies suppléent partiellement à ce que je considère comme une annotation insuffisante. Bien sûr, des notes supplémentaires auraient augmenté le nombre de pages d'un livre qui en compte déjà 756. On aurait pu, toutefois, diminuer le nombre d'énigmes et de poèmes cités – et que l'on trouve



dans l'ouvrage de Lortie – au profit de l'annotation et peut-être de quelques textes additionnels propres à illustrer la réception des œuvres littéraires à l'époque, tels, par exemple, l'annonce de la vente de la bibliothèque de feu Jean-Claude Panet (23 juillet 1778), celle d'une souscription pour la bibliothèque publique de Québec (7 janvier 1779), le « Catalogue des livres qui restent à vendre chez Jacques Perrault, [...] » (27 novembre 1783), l'« Histoire du Canada par Charlevoix continuée jusqu'à la fin du Gouvern. François et depuis la Conquête jusqu'au 26 Decembre 1791 » (16 février 1792), etc...

Malgré ces réserves, il faut assurément savoir grand gré à Andrès et à son équipe d'avoir accompli une tâche fastidieuse et souvent ingrate, mais pourtant indispensable, qui consiste à explorer les archives et à dépouiller systématiquement périodiques et autres documents. À l'instar du premier volume de *La vie littéraire au Québec*, sous la direction de Maurice Lemire, *La conquête des lettres* contribuera à mieux faire connaître une période de notre histoire littéraire pendant longtemps demeurée dans l'ombre. Il est à souhaiter que ce livre éveille la curiosité des chercheurs.

JACQUES COTNAM

## CONTE

### ROBERT PAYANT

#### *Dans le creux de l'oreille Cent et un contes pour tous*

Planète rebelle, Montréal

2006, 262 pages + CD

(Série « Contes traditionnels »)

Illustré par Robert Lamoureux, *Dans le creux de l'oreille* comprend une dizaine de sections, qui regroupent, chacune, des contes, légendes ou récits d'une même catégorie. On y trouve d'abord des contes facétieux, c'est-à-dire des contes qu'il se contente de qualifier « de plaisanteries ou de drôleries », tels celui du « Meunier Sans-Souci et la Barlingue », qui a berné un général, grâce à La Barlingue, qui répond à sa place aux trois questions du général, qui l'a menacé de mort, dans l'incapacité d'apporter les réponses, ou encore celui des « Trois filles qui ont cariotté », dans lequel une petite vieille, qui s'est accusée au confessionnal d'avoir « cariotté »,

croquant que ce mot, signifiant avoir fauté avec son cavalier, voulait dire avoir peté à l'église, répond au curé, étonné de l'exploit d'une femme de son âge : « Je cariotterai ben tant que je voudrai [...] Je serai bien maître de mon cul ! » (p. 23).

Les contes merveilleux sont les plus nombreux – le recueil en contient seize. Le conteur-collecteur les emprunte à Charles Perrault, aux frères Grimm, à l'ethnologue Marius Barbeau, à Conrad Laforte, voire à Jacques Labrecque, l'auteur de la *Géographie sonore du Québec et du monde francophone du Canada* (« Le p'tit bœuf »). Le héros de ces contes s'appelle souvent Ti-Jean et il accomplit des exploits extraordinaires, c'est-à-dire hors de l'ordinaire, qui dépassent donc l'entendement humain.

Les légendes fantastiques sont, quant à elles, tantôt inspirées en particulier du père Germain Lemieux, le compilateur des *Vieux m'ont conté*, et quelques informateurs du coin de pays de l'auteur. Les pactes avec le diable ont la faveur : par exemple, l'épouse d'un habitant parvient à sauver son mari, qui a déjà perdu deux de ses trois chances (ou vœux), en exigeant du Malin, après avoir relevé sa jupe, de fendre en deux le pet qu'elle allait lâcher et d'en faire « deux pièces de collier pour atteler un bœuf » (p. 126). Le diable doit s'avouer vaincu et laisse ainsi la liberté à Ti-Jean avant de disparaître (« Les trois tâches »). On trouve encore dans cette catégorie une histoire de loup-garou, celui de la Pointe-Fortune, une version de la légende du « Bonhomme Sept-Heures », une autre de la légende des « Guérets de Rigaud », enrichie du poème en vers des *Fleurettes canadiennes* d'Oswald Myrand, « Légende des guérets », dont Robert Choquette, dans son recueil *Le sorcier d'Anticosti*, nous a laissé une magnifique version, et une version de la légende de « Rose Latulippe » [sic], qu'il emprunte à Jocelyn Bérubé, mais qui ressemble étrangement à celle qu'Aubert de Gaspé, fils, a intégrée (chapitre V) à son roman *L'influence d'un livre* (1837) et qui demeure la plus belle et la plus complète version de cette légende fort populaire au Québec.

Le recueil de Payant contient encore deux contes de Noël, une série de légendes toponymiques et historiques, qui expliquent l'origine

de certains toponymes de la région de l'auteur, comme « le chemin des Planches » à Huntingdon, « le rapide de la Jument Blanche », à Pointe-des-Cascades, voire « l'île-aux-Cochons », dans la région de l'Outaouais où périrent dans un naufrage trois personnes et 150 bêtes...

Les contes et légendes amérindiennes s'apparentent davantage aux mythes, car ils racontent le début, l'origine d'une chose, d'un événement, d'un lieu..., ainsi que le précise Mircéa Éliade dans son ouvrage *Aspects du mythe*. Il y a encore une douzaine de récits didactiques et historiettes, trois contes énumératifs, neuf contes philosophiques, plus près de la nouvelle réaliste, dont « L'écriteau » et « Le banc » de Félix Leclerc, et de Lionel Groulx, « Les adieux de la Grise » (c'est le titre exact, en non « Adieu la Grise », comme l'écrit le compilateur du recueil), et deux contes mutagènes, c'est-à-dire dans lesquels se produit une métamorphose.

Si l'anthologie de Robert Payant est riche et variée, elle comporte toutefois d'importantes lacunes. D'abord, jamais le compilateur, qui grapille çà et là dans le répertoire des contes, récits et légendes, au Québec et ailleurs, ne fournit pas de critères pour expliquer le choix des textes retenus. On a vraiment l'impression qu'il nous donne à lire, simplement, en les classant par catégories, les textes qu'il a trouvés au cours de ses recherches. Pourquoi tel conte et pas un autre ?, pourquoi telle légende ? On n'en sait rien.





En outre, les définitions qu'il donne des différentes catégories de récits sont si élémentaires, si rudimentaires que, en plus de faire sourire, elles trahissent le manque de connaissances du compilateur en cette matière. Dire que les contes facétieux sont « des contes de plaisanteries et de drôleries » n'est pas suffisant. Ces contes sont souvent grivois et traduisent le peu de scrupule des conteurs d'ici, qui ont souvent été attirés par la sexualité et par la scatologie. Les contes merveilleux, il est vrai, mettent souvent en scène une princesse dans un décor de château, au temps des rois, mais bien des contes, avec cette définition, ne feraient pas partie de cette catégorie, les contes d'ogres, de géants, voire les contes d'animaux. Quant à la définition de la légende, il aurait fallu insister sur le caractère véridique de ce genre de récit, qui est amplifié, déformé par la tradition, comme l'affirme Bertrand Bergeron, spécialiste du récit légendaire. C'est bien vague de se contenter d'affirmer que tous ces récits sont « associés au bien et au mal, à Dieu et au diable » (p. 121). Et peut-on parler de légendes fantastiques sans invoquer le côté surnaturel ?

Voilà certes des notions que le compilateur, qui se dit un « [c]hercheur infatigable » ayant accumulé au cours des ans une foule d'informations sur « l'origine d'une poésie orale [sic] oubliée » (quatrième de couverture), aurait dû mieux définir, surtout qu'il se prétend, dans sa trop courte introduction, grand pédagogue, prêt à fournir son aide aux enseignants et enseignantes des différents ordres, se contentant simplement de préciser qu'il est possible d'organiser des activités autour du conte ou de la légende dans la classe de français, des ateliers par petits groupes, par exemple autour d'un thème précis, ce que les enseignants savent déjà. Encore eut-il été plus utile de leur expliquer comment procéder, de leur décrire le déroulement possible de ces activités avec des exemples à l'appui, sinon...

Quant aux spécialistes et aux connaisseurs, ils auraient sans doute apprécié trouver, dans ce recueil, les rapprochements des contes répertoire avec le *Motif Index of folk-literature*, le précieux catalogue de classification des contes d'Anti Aarne et Stith-Thompson.

AURÉLIEN BOIVIN



## COLLECTIF

*Il faut tenter le diable !*Planète rebelle, Montréal  
2007, 70 pages + CD

Enregistré lors d'une soirée performance et d'expérimentation avec des vidéographes, à l'occasion du festival 2006 « De bouche à oreille », dont le thème était « La parole conteuse comme un acte réfléchi », *Il faut tenter le diable !* regroupe six légendes québécoises, dans lesquels le diable, ainsi que l'annonce d'emblée le titre, joue le premier rôle. C'est ainsi que l'on retrouve une version de la légende du « Diable constructeur d'église », sous le titre « Le cheval noir » (Lucie Bisson). C'est un texte bien connu des spécialistes et des amateurs : le curé conclut un pacte avec le diable pour la construction de son église (ici celle de Trois-Pistoles, mais bien d'autres églises du Québec ont ainsi été construites). Se présente, le lendemain, un cheval noir bien racé qui est réquisitionné au transport des pierres. Le charretier désigné pour en prendre soin doit se conformer à une seule exigence : ne jamais débrider la bête, ni pour or ni pour argent, encore moins pour lui donner de l'eau. Mais l'ordre est bien sûr transgressé et la bête s'enfuit, avant d'avoir terminé son travail. C'est ce qui explique qu'il manque une pierre à l'encoignure de la façade du temple.

On trouve encore une version très (trop) près de l'originale, celle de Philippe Aubert de Gaspé, de la légende de « La Corriveau » (Marc Roberge), cette véritable sorcière originaire de Saint-Michel-de-Bellechasse, qui aurait assassiné jusqu'à sept maris et qui a été pendue, puis exposée aux passants dans une cage du côté de la Pointe-Lévis ; une version moins bien réussie de la légende de « Rose Latulippe » [sic] (Renée Robitaille) ; une autre de « La chasse-galerie » (Martin Gauthier) ; une version de la légende du « Diable constructeur de pont », sous le titre « Le pont du diable » (Arleen Thibault) dans laquelle le diable encore ici se fait rouler de belle façon, par une femme cette fois ; et, enfin, une version de la légende « À la Sainte-Catherine » (Éric Michaud).

Ces versions ne sont pas sans défaut : elles suivent de très (trop) près les légendes originales, au point qu'on croit relire les textes fondateurs. C'est particulièrement vrai pour la dernière, qui ne s'écarte pas du texte de Charles-Marie Ducharme. Et je trouve cela dommage, car les conteurs de Planète rebelle nous avaient habitués jusqu'ici à prendre leur distance avec les textes premiers, à plus d'imagination en somme. S'il faut regretter ne pas avoir accès aux performances des vidéographes, présents sur scène lors du spectacle, il faut encore déplorer le peu de scrupule des conteurs à rendre justice aux conteurs qui les ont inspirés. Une simple note infrapaginale aurait pourtant suffi pour combler cette autre lacune. Quant à la photographie reproduite tout à la fin, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle est complètement ratée et dépare le recueil, par ailleurs intéressant pour ceux et celles qui ne connaîtraient pas ces légendes.

AURÉLIEN BOIVIN







MADELEINE  
OUELLETTE-MICHALSKA

## AUTOFICTION

ET DÉVOILEMENT DE SOI

ESSAI  
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX  
XYZ

### ESSAI

MADELEINE OUELLETTE-  
MICHALSKA

*Autofiction et dévoilement de soi*

XYZ éditeur, Montréal

2007, 152 pages

(coll. « Documents »)

Romancière, poète et essayiste, Madeleine Ouellette-Michalska se penche, dans son dernier essai, sur la littérature contemporaine et jette un regard éclairé sur le phénomène de l'autofiction, qu'elle parvient à mettre en relation avec la tradition littéraire

française. Elle tisse du même coup une série de liens qui montrent comment la fiction de soi prend ses racines dans « le culte de la divulgation » propre à la société contemporaine.

Utilisé d'abord par Doubrovsky en 1977, le terme « autofiction » flotte dans une incertitude théorique quant à son appartenance générique. Empruntant des procédés au roman et à l'autobiographie, « l'autofiction est à la fois miroir et produit de l'effritement des appartenances, des valeurs, des codes esthétiques et culturels observables dans nos sociétés ». Ouellette-Michalska tente ici d'en cerner les principaux fondements à travers les œuvres de Jean-Paul Sartre, de Marguerite Duras, d'Annie Ernaux, de Nelly Arcan, d'Hector Bianciotti, de Ying Chen, de Catherine Millet et d'autres auteurs.

L'essayiste ne s'attache cependant pas qu'à la littérature contemporaine et remonte jusqu'à Rousseau pour discerner dans sa subjectivité l'ancêtre de l'autofiction moderne. Dans la lignée des littératures intimistes, ce genre hybride devient le lieu de prédilection de l'épanchement du « je » sujet dont le retour en force serait en quelque sorte une réponse aux Nouveaux Romanciers. L'auteure remarque avec justesse que ce « je » s'affirme d'autant plus chez les groupes sociaux dont les droits ont été traditionnellement bafoués, comme les immigrants et les femmes. Même si l'autofiction ne s'y limite pas, l'écri-

ture de la subjectivité féminine semble s'imposer. Jamais les femmes ne sont allées aussi loin dans l'expression de leur intimité. La sexualité devient ainsi un thème presque incontournable du genre de l'autofiction.

Ouellette-Michalska s'intéresse en outre, dans son dernier chapitre, au genre de la lettre, qui est aussi une forme de fiction de soi et qui, par la forte présence du sujet, peut apporter un éclairage important sur le genre autofictionnel. Elle met en parallèle les *Lettres de la religieuse portugaise* et *La correspondance d'Héloïse et d'Abélard* avec les lettres plus récentes de Marie José Thériault dans *Obscènes tendresses*.

C'est dans une langue claire et à l'aide d'un raisonnement rigoureux que Madeleine Ouellette-Michalska tente, dans *Autofiction et dévoilement de soi*, de cerner les principaux enjeux qui entourent le phénomène de l'autofiction dans la littérature contemporaine. Les pistes qu'elle nous propose sont avantageusement nourries par la quantité de lectures pertinentes de l'auteure. Bien documenté, ce texte met en lumière une part importante de la littérature actuelle ainsi qu'un phénomène social intéressant.

STEPHANE LARRIVÉE



## ÉTUDE

DOMINIQUE DESLANDRES,  
JOHN A. DICKINSON et  
OLLIVIER HUBERT

*Les Sulpiciens de Montréal.  
Une histoire de pouvoir  
et de discrétion. 1657-2007*

Fides, Montréal

2007, 670 pages

Une équipe d'historiens dirigée par trois chercheurs de l'Université de Montréal vient de consacrer un important ouvrage de référence à l'œuvre de cette compagnie de prêtres qui a marqué durablement le paysage montréalais et même québécois. Elle a bénéficié d'un large accès aux archives de la communauté et est redevable au conservateur Jacques Des Rochers pour le magnifique travail iconographique qui en agrément la lecture.

Les « Messieurs » de Saint-Sulpice y apparaissent comme des hommes de pouvoir, pragmatiques, cultivés, dynamiques et discrets, impliqués dans le développement de la ville depuis ses origines mêmes. Les auteurs traitent de trois grands sujets, soit l'histoire de la communauté, son apport religieux et éducatif et, enfin, son apport culturel, en 21 chapitres nourris de références.

L'histoire de la communauté les présente, d'une part, comme des propriétaires terriens de la seigneurie de Montréal et de quelques terres hors de l'île, et, d'autre part, comme des curés diffusant une version austère du catholicisme. De grandes figures de l'ordre font l'objet de portraits, dont Jean-Jacques Olier, Gabriel Queylyus et Olivier Maurault. On décrit leurs différends avec certaines autorités ecclésiastiques, mais également, leurs liens privilégiés avec d'autres communautés, dont les Sœurs Hospitalières de Saint-Joseph et les Sœurs Grises, qu'ils ont beaucoup aidées. Les auteurs soulignent leur nombre relativement restreint : en 350 ans, seuls 650 Sulpiciens ont œuvré à Montréal. Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle les prêtres originaires de France étaient le groupe le plus nombreux. Actuellement, en raison des missions sulpiciennes en Amérique latine, le recrutement colombien est très fort.

L'apport religieux et éducatif des Sulpiciens est considérable. Ils ont fondé la paroisse Notre-Dame, qui couvrait jadis toute l'île, et établi

également des dessertes. Ils ont également, de concert avec les communautés de femmes, œuvré dans le domaine caritatif, tant à l'Hôtel-Dieu que dans les crèches, maternités et instituts spécialisés, dont l'institut Nazareth pour aveugles, qu'ils ont fondé. Ils ont mis sur pied des confréries de dévotion, surtout actives au XIX<sup>e</sup> siècle. Ils se sont préoccupés des paroissiens irlandais, faisant venir des sulpiciens irlandais dans la ville. On dépeint leurs activités d'évangélisation des Algonquiens et des Iroquois, et, au XX<sup>e</sup> siècle, leur implantation au Japon (avec, entre autres, Paul-Émile Léger, futur cardinal, qui fait là ses armes de prédicateur) et en Amérique latine. Ils financent, dès le début, de petites écoles et en encadrent les enseignants. On leur doit la venue des Frères des Écoles chrétiennes vers 1837. Ils se réservent la formation de l'élite dans quelques collèges, dont les collèges de Montréal et André-Grasset, aujourd'hui passés sous contrôle laïque, et poursuivent la formation du clergé séculier au Grand Séminaire de Montréal.

L'apport culturel des Sulpiciens a surtout été notable dans le domaine du livre. Plusieurs d'entre eux avaient, dès les origines de la colonie, leur bibliothèque personnelle. De tout temps, la compagnie a importé des livres de France, dont les grammaires et les dictionnaires pour les écoles. On lui doit la fondation de l'Œuvre des bons livres (1844) et du Cabinet de lecture paroissial (1857), sans compter la fondation de la Bibliothèque Saint-Sulpice en 1915, qui a longtemps rayonné comme centre culturel de premier plan. Moins connue est son implication dans le domaine des arts. Ici encore, l'ouvrage comble une lacune en nous expliquant le travail de mécène des Sulpiciens à l'église Notre-Dame, entre autres, où sont passés les meilleurs architectes et peintres de leur époque.

Les Sulpiciens ont donc profondément marqué leur ville durant 350 ans, ainsi que cette « somme » nous permet de le constater. Bien qu'il s'agisse d'un ouvrage d'érudition, la lecture n'en est pas austère, les auteurs ayant opté pour un style fluide, le recours à de nombreux exemples et une somptueuse iconographie, largement inédite.

LOUIS BROSSARD

MAURICE LEMIRE

*Le mouvement régionaliste  
dans la littérature québécoise  
(1902-1940)*

Éditions Nota bene, Québec

2007, 305 pages

Certains prétendent que le régionalisme « n'aurait produit aucune œuvre de valeur [...], plusieurs historiens l'ont tout simplement ignoré » (p. 7). Or, « pour en arriver à expliquer l'évolution de la littérature québécoise », il faut « tenir compte » de ce mouvement, qui l'a « influencé[e] », voire « dominé[e] » pendant « près d'un demi-siècle » (p. 7s., 254). Telle est la démonstration à laquelle s'attache Maurice Lemire dans un essai fort documenté qui procède du général au particulier.

Après avoir établi les distinctions qui s'imposent entre les termes « régionalisme », « nationalisme », « terroirisme » et « provincialisme », sur les scènes canadienne, québécoise et européenne, l'essayiste décrit, au premier chapitre, « La conjoncture politico-économique particulière » dans laquelle le mouvement en titre a évolué au Québec (p. 32). Il montre ainsi comment a été remise en question la stabilité des « Canadiens français » qui se croyaient assurés de la pérennité grâce à leur fidélité à la terre. Ces « conditions générales » posées (p. 7), le deuxième chapitre analyse la « doctrine », jamais clairement consignée, que proposèrent les régionalistes et qui est ici pertinemment résumée en une phrase : « une littérature de service, consacrée aux sujets canadiens, respectueuse des normes traditionnelles, vouée aux représentations idéales et écrite dans une langue typique du pays » (p. 46).

Aux troisième et quatrième chapitres, Lemire examine, d'une part, l'action des divers groupes et individus qui, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, « se [mirent] en place [...] pour donner à la littérature un caractère vraiment canadien » (p. 64) et, d'autre part, la formation de « l'instance légitimante », qui comporte normalement les quatre « échelons » suivants : « l'éditeur [qui] sélectionne les textes à publier, la critique [qui] détermine leur valeur, les cercles ou associations [qui] reconnaissent les écrivains et leur décernent des prix » et enfin « l'enseignement [qui] situe les uns



par rapport aux autres et les propose en modèles » (p. 102). L'essayiste convoque ici les principaux acteurs en cause, de même que les cénacles et les publications qui cautionnèrent le mouvement régionaliste : outre les incontournables Camille Roy et Lionel Groulx, ce sont les Adjudor Rivard, Albert Ferland, Charles Gill, Blanche Lamontagne, Damase Potvin, la Société du parler français au Canada, la Société des arts, sciences et lettres de Québec, l'École littéraire de Montréal, la Société Saint-Jean-Baptiste, les revues *Le Terroir* (celle de Québec et celle de Montréal), *L'Émérillon*, *L'Action française* et une foule d'autres périodiques cléricaux qui, « organe[s] majeur[s] de la critique » littéraire au Québec, se sont imposés « comme principale instance légitimante » (p. 135). À eux s'opposèrent notamment les exotistes du *Nigog*, de même que les Victor Barbeau, Olivier Asselin, Louis Dantin, Marcel Dugas, Jean-Charles Harvey, Robert Choquette, Albert Pelletier...

La seconde partie est consacrée à l'étude des œuvres. Trois chapitres explorent respectivement les récits brefs (contes et nouvelles), les romans et les recueils de poésie des régionalistes orthodoxes autant que ceux des « dissidents ». L'essayiste a tout lu, que ce soient les auteurs canoniques déjà cités, auxquels on peut ajouter, parmi plusieurs, les Albert Laberge, Claude-Henri Grignon, Germaine Guèvremont, Ringuet et Louis Hémon (qui a été le premier romancier à transgresser le code contraignant de la représentation idéale), ou les écrivains inconnus ou méconnus comme Laurent Barré, Louis-Philippe Côté, Joseph Cloutier, Henri Lapointe, Benoît Desforêts, Albertine Hallé, les abbés Joseph-Fidèle Raiche et Aimé Carmel... À la manière de Rivard, tous ont chanté les types, les objets et les lieux traditionnels de la société rurale, avec les coutumes et les « pratiques définitionnelles de l'identité canadienne » qu'ils impliquent (p. 151). Les poètes, en particulier, ont célébré les travaux agricoles en leur donnant « un sens transcendant », voire « une signification sacralisante », qui traduisait « une vision édifiante » et idéalisée de la vie paysanne (p. 221, 235, 244) : « l'heure des vaches », par exemple, « [est devenue] le symbole de la poésie régionaliste » (p. 222).

Une « conclusion générale » (p. 245) des plus autorisées, impossible à résumer ici, vient coiffer le tout en dégageant les lignes de force du mouvement et les contestations survenues en cours de route, de sorte que le constat de la place indubitable du mouvement régionaliste dans la littérature québécoise tombe comme un fruit mûr.

Pour mieux rendre compte de la qualité de l'essai de Lemire, il faudrait encore souligner le clair et constant exposé des tenants et aboutissants du mouvement : on va par exemple du roman *Jean Rivard*, au XIX<sup>e</sup> siècle, au recueil *L'homme rapaillé*, au XX<sup>e</sup>; de François-Xavier Garneau aux téléromans basés sur les œuvres de Grignon et Guèvremont, de l'esthétique classique au jocal des années 1960. Ajoutons à cet imposant bilan la judicieuse évocation du régionalisme comme phénomène international, la valeur des conclusions accompagnant chaque chapitre et la justesse de nombreuses formules récapitulatives : telles celle-ci parmi d'autres : « Le Québec, tel que présenté par les régionalistes, apparaissait [...] comme une oasis hors du temps » (p. 249).

*Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)* vient compléter magnifiquement, par son ampleur et pour ainsi dire par son amplitude, le tout récent essai d'Annette Hayward (2006), qui étudie plus particulièrement *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931)*.

JEAN-GUY HUDON

## NOUVELLE

### FRANÇOIS LAVALLÉE

#### *Dieu, c'est par où*

Guy Saint-Jean inc., Laval  
2006, 157 pages

**D**ieu, c'est par où ? s'enquiert Roch, catapulté accidentellement dans l'au-delà à l'âge de quarante-deux ans. Dans cette nouvelle, qui clôt le recueil de François Lavallée, le héros s'indigne du traitement injustifié qu'on lui fait subir au terme de son voyage sur la terre. N'est-il pas en droit d'accéder immédiatement à la place qu'il revendique auprès de son Créateur, lui, qui se fait fort d'afficher « un parcours sans faute » ? Il possède heureusement l'éternité pour saisir le sens du mot « désintéressement ».

Les protagonistes de ce recueil aspirent tous à la perfection. Quand l'auteur adopte un ton humoristique, ses candidats à l'excellence affichent dans leurs propos une autosatisfaction grincheuse qui devient le ressort comique du récit. Lorsque le texte s'inscrit dans une perspective plus sombre, les personnages s'imposent – parfois à leur corps défendant – des sacrifices douloureux afin d'aimer ou d'être aimés davantage.

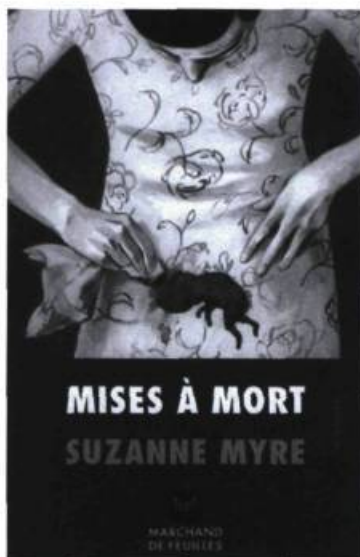
« Certes, la prière du pharisien se prononce à voix basse. La prétention est mal vue, alors quand on est intelligent, on sait qu'il faut jouer les modestes » (p. 63) observe le professeur séducteur de « Naïveté d'automne ». Or, la modestie est une vertu que l'on perd dès qu'on croit la posséder... En créant des situations qui se retournent souvent contre ses personnages, l'auteur dénonce cette quête de l'irréprochabilité qui brime l'abandon, la bonne foi et le plaisir de l'instant présent.

Il excelle dans l'ironie taquine, pique, sans tomber dans la condescendance. « Sur le nez », « Intérêts masculins », « La cicatrice » et « Inquisi-cœur » sont des récits particulièrement expressifs et savoureux. « Fausse note », rédigé dans une sorte de bégaiement dyslexique, se distingue par son originalité audacieuse. En revanche, « Poussière » et « Issue » sont des textes empreints d'une gravité inquiétante. De toute évidence, Lavallée aime varier l'éclairage. En préservant chaque fois, faut-il le souligner, la qualité de la langue. Un perfectionnisme qu'on ne saurait lui reprocher.

GINETTE BERNATCHEZ







SUZANNE MYRE

*Mises à mort*

Éditions du Marchand de feuilles, Montréal  
2007, 179 pages

Cinquième recueil de nouvelles de Suzanne Myre. *Mises à mort* comporte treize textes, ayant tous un lien avec la mort, qu'elle soit prise au sens littéral ou au sens figuré : tous les personnages ont des deuils à faire, des deuils de l'enfance, de l'innocence, de l'être aimé, de leur propre image ou de la vie elle-même. Le lecteur parcourt ces nouvelles avec plaisir, sans cesse porté vers de nouveaux horizons, car l'auteure sait se renouveler, tant dans les motifs qu'elle développe que dans le ton ou le point de vue narratif qu'elle adopte. Mais partout, il y a ce que j'appellerais cette touche de gravité légère : l'humour, souvent cynique, est omniprésent et, ce qui est intéressant, c'est qu'il n'empêche pas qu'une réflexion profonde l'accompagne à l'occasion.

La nouvelle qui ouvre le recueil, « Vile ville », est particulièrement originale : on y dépeint les débuts à la fois mièvres et niais auxquels assiste malgré elle Sylvie, une célibataire trempée de cynisme qui vivra après coup une aventure qui lui fera regretter ces bonheurs tranquilles des couples plats et sans histoires dont elle se moquait. Dans ce recueil, il est justement fréquent que les « coupables » soient sinon punis, du moins pointés du doigt : dans « Cellules en l'air », on sent que l'auteure règle ses comptes avec les utilisateurs des téléphones cellulaires ; dans « Câlin

manqué », la petite sœur jalouse de la nouvelle blonde de son frère finit par perdre ce qui lui est le plus cher ; dans « Cendres amères », une jeune femme chargée par sa sœur d'aller chercher les cendres de sa mère, qu'elle méprisait, ne voit pas que sa vie a sensiblement la même petitesse que celle de feu sa mère ; dans « Il l'aime tant », un amour obsessif pousse le personnage principal à détruire ce qu'il aime tant ; le même type de scénario est exploité dans « Marie, à mort », où une adolescente s'éprend de son amie ; dans « Mona se terre », le cynisme de la narratrice cache un deuil qui semble impossible à faire mais qui éclate au moment où elle s'y attend le moins...

De toutes les nouvelles, trois seulement me semblent un peu moins réussies, surtout en raison du propos, plutôt banal : « Ne vous endormez pas ! », qui prend des airs de conte de fées cadrant mal avec l'ensemble du recueil ; « Point de salut », qui est

une réflexion somme toute peu intéressante sur la sexualité, et « La mort d'un dogue », au ton un peu trop naïf. Mais il faut par contre lire « Cadeau d'anniversaire », où une vieille dame part pour son dernier voyage après avoir réglé tous les préparatifs du « voyage », et « Dans la boîte », qui offre une intéressante plongée dans les pensées de trois personnages lors d'un enterrement : la petite fille, la veuve et le mort lui-même.

Suzanne Myre sait manifestement écrire : elle campe des environnements, des ambiances crédibles et inspirés. Elle réussit aussi à changer harmonieusement de voix narrative et fait entendre avec une grande vraisemblance les pensées d'une fillette de onze ans dans « Câlin manqué », ce qui n'est pas donné à tous les auteurs. Son écriture est d'une causticité savoureuse et marquée d'humour : ce recueil procure un plaisir de lecture indéniable.

CHANTALE GINGRAS





**Éditions Nota bene**

Des livres pour savoir

**L'ATELIER D'ÉCRITURE  
EN QUESTIONS**

DU DÉSIR D'ÉCRIRE  
À L'ÉLABORATION DU RÉCIT

*André Marquis et Hélène Guy*



Éditions Nota bene

« Un indispensable »  
spécialement rédigé  
pour celles et ceux  
qui œuvrent dans les  
milieux littéraires,  
les organismes de loisirs,  
le monde de l'éducation,  
l'univers des communi-  
cations et pour toute  
personne qui rêve de  
prendre la plume...

203 p.
13,95 \$

**Un inédit publié directement en format poche**



## POÉSIE

### STÉPHANE D'AMOUR

#### *L'île*

Montréal, Les Herbes rouges  
2006, 105 pages

Premier recueil de Stéphane D'Amour, *L'île* a été écrit à la mémoire de David Marvin, archiviste et photographe qui aurait été le témoin de la dégradation du quartier Griffintown. On peut voir *L'île* comme un carnet de marcheur, qui arpente lentement et amoureuxment les rues de son île, Montréal ; il « avance dans le temple du regard » (p. 93), il jette des passerelles entre les êtres et les choses, il embrasse tout. Le poète observe notamment l'architecture et les variations lumineuses avec l'œil d'un spécialiste et d'un artiste, il regarde les êtres avec tendresse et humanité. En bon voyageur, il accueille avec bienveillance le chaos du disparate : les enfants et une putain, madame Chose et deux femmes en sari, le lierre et les graffitis, un pigeon acrobate et un chat qui passe incognito, les églises et Habitat 67, les cris et le silence d'une planète, Tintin et Piranèse, des chantiers et des ruines, « ce[s] supplément[s] de vie ° dans l'accompagnement ° du temps » (p. 26). À l'instar de David Marvin, le poète, dans sa contemplation, avec un sens aigu du sacré, se fait modestement « le gardien de ce qui reste » (p. 25) et tente de retenir ce qui passe. Sous sa plume, Montréal devient « un no man's land de l'hospitalité » (p. 81), une oasis pour le regard, un espace rafraîchissant d'ouverture, de rencontre, de complicité et de partage. Visant un « grand accommodement terrestre » (p. 9), le poète ne rejette rien, fusionne les réalités, voudrait que tout ait un sens, sans mièvrerie.

Hugues Corriveau (*Le Devoir*, 19-20 mai 2007) a raison de dire que *L'île* est un recueil qui fait du bien. D'Amour prouve que l'accueil de la beauté, souvent simple, parfois terrible, procure une « joie indicible » (p. 70) ; sans emphase, il refuse « la désaffectation ° des choses de la vie ° quotidienne » (p. 23). Il fait « entendre la voix du monde » (p. 45), notamment celle des résidents, des passants, mais aussi celles, comme en filigrane, de Michel Tremblay, de Gaston Miron, de Pierre Nepveu, de Boris Vian, de Kenneth White. Les poèmes les mieux réussis

sont ceux qui se risquent dans la fluidité de la pensée et non pas ceux qui affichent les marques les plus visibles, convenues et encombrantes du poétique (jeux de mots, images étonnantes, coupes brusques). *L'île* n'est pas sans faire penser au dernier recueil de Louis-Jean Thibault, *Reculez falaise* (Noroît, 2007), qui propose quant à lui une déambulation dans des lieux très précis de la ville de Québec et qui pratique lui aussi le télescopage des dimensions cosmologique, urbaine, géographique, historique, humaine et artistique.

Dans un poème, D'Amour dit à Marvin que le quartier Griffintown change, « ce quartier va te changer ° même si tu deviens autre » (p. 24). On pourrait dire la même chose au lecteur de *L'île*, ce beau recueil qui évite habilement les écueils de la poésie dite urbaine : ce recueil change, ce recueil va te changer ° même si tu deviens autre.

YVES LAROCHE

### PAULE DOYON

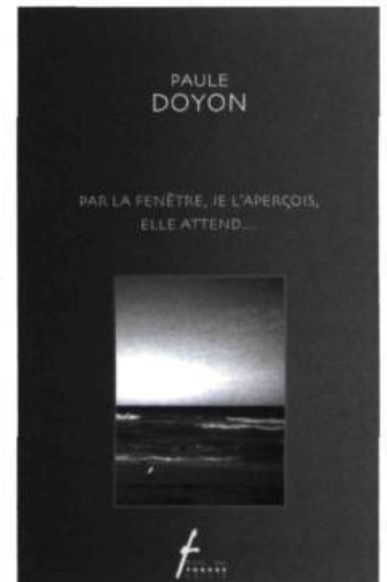
#### *Par la fenêtre, je l'aperçois, elle attend...*

Écrits des Forges, Trois-Rivières  
2006, 55 pages

Nous lisons le titre, nous regardons la photo de la page couverture – une étendue d'eau, des moutons blancs sur la surface et un goéland sur la plage – et la peur nous saisit. Peur de nous faire parler de façon rasante de la mer, peur qu'elle soit associée encore et éternellement à la mère, peur de crouler sous toutes sortes d'analogies fanées. La mer a tant de fois été visitée, tellement que nous ne la voyons plus. *Par la fenêtre, je l'aperçois, elle attend...*, sixième recueil de poésie de Paule Doyon, a la force de nous ramener là où la mer fait rêver. Et on se laisse volontiers emporter.

La première partie s'intitule « Par la fenêtre » et est effectivement plutôt contemplative. Les images y sont toutes simples, mais étonnamment justes. Plus nous lisons et plus la page s'efface devant les « petits bateaux » que la mer « berce tout le jour », devant « les pêcheurs » qui « baignent leurs lignes » (p. 10). Nous oublions tout, la ville, le bruit. Nous sommes sur la plage, les pieds enfouis dans le sable, les yeux rivés sur cette « molle émeraude » (p. 24). Nous regardons les « nuages qui avancent » comme de « lents chevaux blancs » (p. 14), « le soleil en robe

ronde » qui « se tient debout sur elle » (*ibid.*), « ses écailles éblouissantes à l'aube » qui « enflamment le sillage des voiliers » (p. 21). Nous nous surprenons à faire comme les mouettes et simplement attendre « l'heure suivante » (p. 10). Il émane de cette mer un grand calme, malgré « le chaos des heures de ses marées » (p. 22), sa « guerre splendide contre le vent » (p. 11) et « sa colère ° qui rend le soleil impuissant » (p. 17). Elle est là en accompagnement de toutes les tempêtes, « elle ° qui s'y connaît en eau » (p. 12), présence où peuvent s'attarder les « herbes », les « ailes des pélicans » (p. 19) et le corps de l'auteur, qui « se fane ° exilé loin de ses fonds... » (p. 34).



« L'oiseau solitaire », deuxième partie du recueil, s'avère plus difficile à saisir. Il est mystérieux, cet « oiseau sombre » aux « ailes de noire-nuit » (p. 41). Le registre devient moins contemplatif, la poète se questionne, peut-être parce que l'oiseau ne reste pas à la fenêtre, mais pénètre dans la chambre : « Vers quel pays d'un monde secret ° va-t-il noyer ses ailes », étrange oiseau qui va « au plus profond du cosmos » faire « entendre son cri ° et revient dans la chambre sombre ° dormir à deux pas de ton lit » (p. 40). L'oiseau inquiète, peut-être parce qu'il est lié à l'amour, « je frémis au contact de son aile ° qui fait rêver mon corps ° mon âme s'éveille ° pour capter l'éclair de son vol » (p. 44) et à la mort : « Je meurs je meurs ° pour revivre un peu plus haut ° pour m'envoler



avec l'oiseau étrange ° enfermé dans ta paume » (p. 45). Peut-être que cet oiseau représente les mots ? Doyon écrit, dans son site Internet, que « les mots sont des oiseaux qui volent à travers les poèmes ». Les oiseaux et les mots auraient ainsi en commun le chant, une certaine couleur et le mystère. Mais pour qui ?

« Pour qui ? » est la question qui ouvre la dernière partie du recueil. Celle-ci a à voir avec le sens de notre passage sur cette terre : « Aujourd'hui peut-être ° sur des rives isolées ° trois iris mauves ont fleuri ° personne jamais ne les verra ° pour qui la beauté cachée » (p. 49). « La rivière est-elle pour les poissons ° ou pour le rire de l'eau ° pour qui le chêne tisse-t-il ses feuilles ° pour qui cette majestueuse lenteur » (p. 50). Les questions se rapprochent de plus en plus de l'auteure, « et l'oiseau qui n'est pas venu ° sait-il pourquoi je vis » (p. 51), pour ensuite embrasser l'univers, « ce qui vit ce qui meurt ° ce qui donne ce qui prend ° c'est pour qui » (p. 53), et revenir à la question fondamentale : « Et moi... ° Pour qui je vis ? » (p. 55).

Cette dernière partie est vraiment très belle. Son seul défaut, comme pour l'ensemble du recueil, semble l'abondance de compléments circonstanciels qui, à mon sens, ralentissent l'expression. Nous pouvons nous demander si certains détails sont indispensables. Par exemple, dans ce très beau passage : « le soleil trace sur le sol ° des tableaux de lumière ° que les arbres achèvent de leurs ombres ° qui écoute ce qui parle ° quand le silence s'entend ° sur les arbres à la conscience endormie » (p. 54), le dernier vers est-il nécessaire ? Sinon, *Par la fenêtre, je l'aperçois, elle attend...* reste une belle méditation sur notre lien avec ce qui nous entoure, ce qui nous reste, ce qui nous quitte – serions-nous, ainsi que la mer, « la[s] ° de toujours monter et descendre ° [un] invisible escalier » ? (p. 29) – et sur ce que nous sommes en mesure d'offrir ou non au monde.

GENEVÈVE TOUSSAINT

#### YVES LAROCHE

##### *L'alcool des jours et des feuilles*

Éditions du Noroît, Montréal,  
2006, 89 pages

Yves Laroche est professeur au Cégep de Sainte-Foy. Il travaille présentement à la préparation d'un

collectif sur Robert Melançon, poète et critique littéraire. Ce poète semble avoir inspiré l'écriture de son premier recueil, puisqu'une partie du titre est empruntée à l'un de ses ouvrages (*L'alcool des feuilles*), tandis que l'autre moitié provient de l'œuvre d'Isabelle Forest (*L'alcool des jours*). *L'alcool des jours et des feuilles* est donc un collage, des textes au titre et même jusqu'à la photographie de la page couverture, ce qui confère à l'ouvrage une très belle harmonie. Ce n'est pas peu dire lorsque l'on sait que les mots choisis par l'auteur sont tirés du journal *Le Devoir* et notamment des pages économiques, qui ne pêchent pas par excès de poésie !

Le collage est une forme très particulière, qui fait beaucoup s'interroger le lecteur. Celui-ci pourrait très bien découper, lui aussi, des mots dans le journal et les coller n'importe comment. C'est toute la question des frontières de la poésie, et de l'art en général, qui est soulevée, comme ce fut le cas pour le *ready-made* au début du XX<sup>e</sup> siècle. (Pour ceux que la question des genres intéresse, je conseille le site Internet de Didier Moulinier sur la poésie élémentaire, qui est fort intéressant). Cependant, en même temps qu'il crée ce vertige, le collage est empreint d'une énergie et d'une curiosité qui nous rappellent le ludisme de l'enfance.

Alors, les collages de Laroche sont-ils « Les fruits du hasard » ou « La voix de l'âme » (p. 36) ? On ne sait choisir. Il s'agit peut-être d'un peu des deux et c'est ce qui me fait penser que ces textes accompagnent bien la vie. Cette vie où le sens affleure parfois et où des moments indistincts nous laissent « en raccourci ° dans un verre ° de brouillard » (p. 31) Comme la vie, ces collages autorisent plusieurs lectures, n'en condamnent aucune. Tout le contraire de vouloir empêcher, éteindre le vivant, ils sont plutôt du côté des « chercheurs ° d'étincelles » (p. 39) puisque « Quand ° planter un arbre ° va contre le bon sens ° du vent de demain » (p. 67), il convient de se donner la possibilité de « rouvrir ° l'aube ° dans chaque coin » (p. 69). Il s'agit de garder la trace de quelque chose, de ces mots d'un journal, peut-être, jetés à la poubelle le lendemain de leur naissance. Ces mots transplantés ailleurs, un peu comme des boutures, pour voir comment la vie se poursuivra.

Cette dualité entre la perte et la découverte d'autre chose me semble très présente dans *L'alcool des jours et des feuilles*. D'un côté, l'évaporation : « la trace ° Des gens des nuages ° À la limite ° des moyens ° et du sens ° disparaît ° Un pas dans le vide ° Un regard ailleurs » (p. 64). De l'autre côté, la trace, dédiée au poète Jacques Brault : « Les traces laissées ° dans le soir ° par les contemplatifs ° On ne les oublie pas ° comme un aveu ° de la terre ° Une poésie de nulle part ° Un murmure inséparable » (p. 11). La forme du collage reflète bien cette thématique, parce que le fragment du journal est à la fois perdu, puisqu'on ne peut pas le retracer fidèlement dans l'œuvre, et retrouvé, car il est ainsi conservé.

Le recueil ne me semble ni un point de départ ni un point d'arrivée, mais un entre-deux, un moyen de transport. Ces mots venus d'ailleurs, emmènent ailleurs. Ils font penser à notre société, aux hommes rapaillés par le hasard, partageant une même solitude, la même urgence de préserver « diverses ° manières de pleurer » (p. 52). Ces collages créent un état propice à la méditation, un certain égarement où le lecteur ne sait étrangement plus tout à fait lire et se retrouve au cœur d'une expérience étonnante qui le convie à « Vivre l'indéfinissable ° Une blessure ° à plusieurs voix ° où la nuit n'existe ° que par le vent » (p. 44).

GENEVÈVE TOUSSAINT

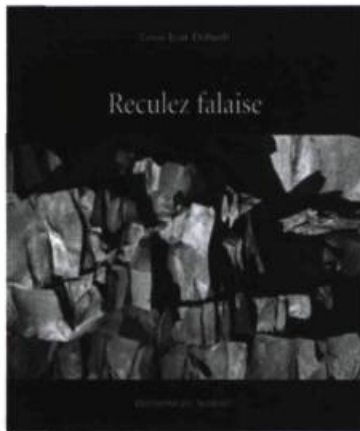
#### LOUIS-JEAN THIBAUT

##### *Reculez falaise*

Éditions du Noroît, Montréal  
2007, 100 pages

Finaliste des prix littéraires du Gouverneur général en 2003 avec *Géographie des lointains* (Éditions du Noroît), Louis-Jean Thibault ne devrait pas décevoir les attentes de ses lecteurs avec *Reculez falaise*, un recueil inspiré par divers lieux de la ville de Québec, chacun des poèmes renvoyant à l'un d'eux, comme en font foi la plupart des titres : « Grand Théâtre », « Cimetière Saint-Charles », « Côte Salaberry », etc. Soulignons d'emblée la qualité de l'ouvrage, qui propose en guise d'accompagnement aux textes un « parcours photographique » d'Yves Laroche. Le poème liminaire annonce à quelle quête le poète nous convie, que l'on devine dans la lignée du recueil





précédent : « Les lointains se sont rapprochés, mais les multiples lieux ° que déroule à ses pieds le paysage où il est né lui apparaissent °° davantage mystérieux avec leur infinité de détails que l'œil ° attire vers lui comme un aimant affolé. Au long des rues, °° on le voit souvent s'arrêter, soulever la tête pour aspirer ° les hauteurs, les vibrations greffées aux teintes diffuses °° des immeubles : chemins d'air, de verre où passe sa ligne de vie ° et où il s'enfoncé, espérant trouver – belle et grande utopie – °° le centre de gravité de la ville ou de lui-même, bien qu'il sache ° que toute géographie est une forêt aux secrets démultipliés, °° pleine de trouées et d'appels. »

Comment les lieux résonnent-ils en nous ? Qu'évoquent-ils à notre mémoire, à notre sensibilité ? Que nous disent-ils de nous-même, de l'aventure humaine à laquelle nous participons ? Visiter chacun de ces lieux devient pour le poète l'occasion de se saisir soi-même et, par là, de s'interroger sur les rapports que nous entretenons avec le monde qui nous entoure : ce que nous voyons chaque jour, ce que nous découvrons, ce que nous redécouvrons lorsque l'occasion de voir les choses sous un autre angle se présente (« Boulevard Charest », « La citadelle », « Complexe G »), ce qu'on nous impose, et qui fausse notre regard, lorsque « [l]e pittoresque bloque l'accès à la réalité » (« Château Frontenac », p. 23).

Dans la première section du recueil, « Haut », les poèmes sont écrits à la forme impersonnelle, ce qui crée une impression d'universalité, comme si chacun pouvait figurer dans ce « on », ce « nous », ce « soi ». Dans la deuxième section, « Versant », le « je » se fait un

peu plus présent, avouant ses incertitudes, ses intuitions, ses silences. C'est dans la section suivante, « Intime », que les lieux visités évoquent davantage la mémoire, les souvenirs, une relation amoureuse passée, sans toutefois devenir anecdotiques. Dans la quatrième section, « Bas », nous sommes dans la « Basse-Ville » de Québec, un espace plus industriel, peut-être moins poétique selon certains, où l'on épuise « ses yeux à voir briller l'objet précieux endormi sous la poussière » (« Quartier Saint-Roch », p. 67). Le ton paraît plus méditatif : celui sur la rivière Saint-Charles, par exemple, dans lequel le poète avoue qu'« [a]ucune élégie ne [lui] est venue en enjambant °° ses ponts, pas même le frémissement d'une joie, le souvenir ° d'une faible espérance » (p. 73) ; ou encore celui sur le Comptoir Emmaüs, où le poète prend conscience que c'est « une illusion de croire que nous survivons aux objets » (p. 76). Dans « Plateau », la dernière section, les lieux visités sont plus disparates : « Complexe G », « Chez moi », « Boulevard Laurier », etc., comme si la falaise, qui séparait le haut du bas, avait maintenant reculé. Hypothèse fantaisiste qui renvoie à l'aspect intrigant du titre du recueil... Chose sûre, la Ville de Québec ne pouvait souhaiter plus bel hommage à la veille de son quatre centième anniversaire, car ce recueil séduira ceux qui connaissent la ville, les amenant à la voir et à l'habiter autrement.

ISABELLE DUVAL

## RÉCIT

### CLAUDE BEAUSOLEIL

*Alma*  
XYZ éditeur, Montréal  
2006, 120 pages  
(coll. « Hiéroglyphe »)

Claude Beausoleil est depuis longtemps un fier représentant du Québec et de sa littérature à travers le monde. Il est d'ailleurs le seul membre québécois à faire partie du cercle parisien très fermé qu'est l'Académie Mallarmé, organisme fondé dans l'objectif de promouvoir la poésie contemporaine, et qui a primé pour la première fois une poète d'ici, Hélène Dorion, de son prestigieux prix en 2005. Écrivain prolifique, il compte à ce jour plus d'une quarantaine de publications, dont plusieurs recueils

de poèmes, mais aussi des romans et des essais.

Dans *Alma*, son plus récent récit publié l'automne dernier, l'auteur exerce un travail de mémoire afin de repérer les traces de ses racines créatrices. Guidé par une écriture du fragment, l'auteur compose son ouvrage d'une soixantaine de textes qui ne dépassent jamais plus de deux pages. Placée en avant-plan, l'enfance sert de lieu de remémoration, dans un décor de famille qui laisse une place particulière aux femmes, notamment à la grand-mère Alma, figure d'autorité, de curiosité et d'apprentissage. Sur la page couverture se trouve d'ailleurs une photographie qui date de 1949, sur laquelle on peut les apercevoir tous deux, lui assis sur ses genoux à l'âge d'un an – et il y a, m'a-t-il semblé, dans cette façon de présenter le récit, la suggestion d'un certain mode de lecture qui n'est pas sans lier la multitude de textes au travail photographique. On lit ces textes avec l'impression d'entendre l'écrivain nous les réciter en arrière-fond, comme s'il était à nos côtés afin de commenter les pages qui composent l'album de sa vie. Il ne faut pourtant pas percevoir dans cette entreprise de rétrospection un esprit de finitude dans lequel le biographique servirait en quelque sorte de bilan – la question de l'héritage rend sans doute mieux compte des enjeux qui se dégagent de l'ouvrage. Beausoleil semble en effet chercher à comprendre comment il en est arrivé là, enfant solitaire qu'il était face à l'écrivain qu'il est. L'idée de passage est majeure dans ce récit, entre autres par les découvertes qui transportent le narrateur vers la vie adulte, mais aussi par ce sentier qu'emprunte le jeune Beausoleil vers une sensibilité particulière pour les mots et les images, ce qui, raconte-t-il, fera naître son tout premier roman de jeunesse, « éclaté », qu'il remettra à son professeur, Hubert Aquin, à la fin d'un semestre du Collège Sainte-Marie. *Alma* est un récit de l'anecdotique, du souvenir et de la quotidienneté. Nous pourrions dire aussi récit du rituel, celui de la lecture, des vacances d'été, de l'odeur du repas qui s'échappe de la maison. Ce sera sans doute parce que « l'enfance est un art de vivre », comme le propose l'auteur, que tout lecteur saura s'y reconnaître à un endroit ou un autre.

ALEXANDRE DROLET



## ROMAN

## JULIAN BARNES

*Arthur et George*

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin

Mercure de France, Paris

2007, 552 pages

(coll. « Bibliothèque étrangère »)

Le nouveau roman de Julian Barnes, *Arthur & George*, a reçu en France le prix Arsène Lupin du roman policier, même s'il ne se présente pas comme tel. Mais à partir du moment où l'on sait que le Arthur du titre a comme nom de famille Conan Doyle, on voit un peu mieux comment le lien peut se faire. L'autre personnage, c'est George Edalji, un avoué qui a été accusé de tort de crimes contre les animaux, qui a fait de la prison et des travaux forcés, et qui, une fois sorti, tente de laver son honneur et de faire établir son innocence. En désespoir de cause, il s'adressera à l'influent personnage public qu'est Conan Doyle, célèbre en Angleterre depuis qu'il a créé son immortel Sherlock Holmes.

Le roman démarre lentement, suivant en alternance la trajectoire de deux individus (comme Arthur, George est aussi un personnage réel) qui n'étaient nullement destinés à se rencontrer. Le rythme est d'abord rapide : on passe de Arthur à George à Arthur, etc., à toutes les deux ou trois pages, pour, au fur et à mesure que chacun vieillit, ralentir ce rythme, chacun ayant droit à de longs chapitres. Durant les deux tiers du roman, les deux hommes ne se connaissent

pas ; on a même l'impression de lire deux romans différents, liés seulement par l'époque et la géographie. Et jusque-là, il faut bien le dire, l'histoire de George, plus complexe que celle d'Arthur, était nettement plus intéressante. Mais lorsque Arthur se met à se prendre pour son détective, enquêtant avec les mêmes méthodes basées sur l'observation et le raisonnement, on reconnaît tout le parcours qui l'a conduit jusque-là.

On appréciera donc ce roman pour plusieurs raisons : d'abord pour le récit d'une erreur judiciaire à connotation raciale (le père de George est un pasteur venu des Indes), que l'on compare par son retentissement à l'affaire Dreyfus en France ; mais aussi pour le portrait d'un auteur qui a créé un type original de détective ayant marqué la littérature policière, un auteur qui a été une personnalité publique en son temps ; et, tout simplement, pour le plaisir de goûter le talent de conteur de Julian Barnes.

GILLES PERRON

## STÉPHANE BOURGUIGNON

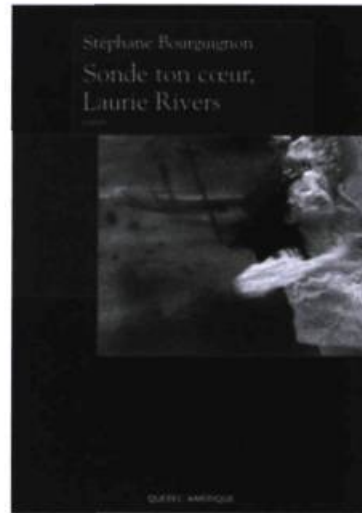
*Sonde ton cœur, Laurie Rivers*

Québec Amérique, Montréal

2007, 179 pages

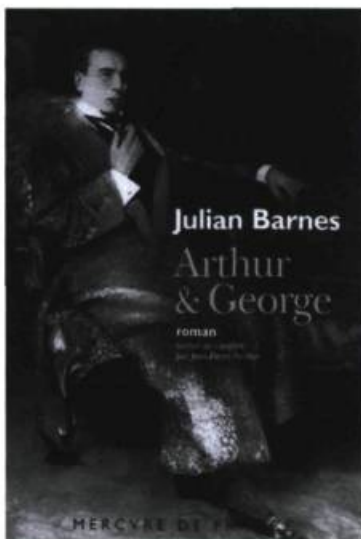
L'auteur des téléseries *La vie, la vie* et *Tout sur moi* offre au public son quatrième roman, *Sonde ton cœur, Laurie Rivers*. Il continue d'explorer, comme il l'a toujours fait, les émotions de ses personnages à travers des situations qui finissent par révéler leur véritable essence.

L'intrigue se déroule dans la petite ville de Swan Valley, en Idaho. Laurie Rivers, une jeune institutrice de 26 ans, est responsable d'une classe multi-âge de niveau secondaire. Elle découvre bien vite que le tissu dont est fait la petite enclave de 213 âmes a des mailles terriblement serrées et qu'il est difficile de faire entrer de nouvelles idées dans cette communauté mormone qui se méfie de tout changement et qui guette tout laxisme. L'institutrice développe malgré tout une relation de confiance profonde avec les adolescents à qui elle enseigne, malgré la réticence de certains parents qui voient d'un mauvais œil qu'une autre personne qu'eux puisse avoir une influence sur leur enfant. Laurie développe des liens particuliers avec Alice, une jeune fille obèse de



seize ans, et Kevin, un jeune adolescent plein d'ambitions que son père retient au ranch familial. Laurie souhaite plus que tout voir ses protégés quitter Swan Valley et vivre *plus grand*. Elle entreprend une cure d'amaigrissement pour Alice, à l'insu de sa mère, et provoque les rapprochements entre Kevin et Alice, sachant que leur personnalité compatible pourrait les aider à aspirer à autre chose qu'à la vie préconçue qu'on leur destine / impose. De son côté, Laurie doit elle-même composer avec une vie de couple insatisfaisante et une rancœur grandissante qu'elle éprouve vis-à-vis de sa mère qui l'a, dit-elle, assassinée à l'âge de seize ans.

Le roman de Bourguignon est franchement intéressant, ne serait-ce que parce qu'il aborde la vie au cœur du Midwest américain, avec les idées souvent réactionnaires qu'on lui connaît, et une certaine peur du progrès, majoritairement inspirée par les dogmes religieux qui y font la loi. Il aborde aussi le thème de l'image de soi, à travers la lutte que la jeune Alice entreprend contre l'obésité, alors que sa mère, obèse elle aussi, continue de lui crier son amour à coup de pâtisseries. Le passage à la vie adulte est intelligemment présenté aussi à travers le personnage de Kevin qui doit gérer les problèmes moraux qui s'imposent lorsque le désir qu'il a pour Alice entre en contradiction avec les enseignements de sa foi. C'est avec acuité que les peurs et les coups de tête des jeunes adolescents sont présentés. On suit attentivement leur progression, leur cheminement... et on s'étonne que tous deux n'arrivent





pas à saisir la vie libre qui s'offrait à eux. On s'étonne, oui, mais en même temps, on salue la crédibilité de cette issue : le Midwest est un environnement vaste, monumental, qui n'en est pas moins une prison.

L'histoire réserve aussi un sort insoupçonné à l'institutrice, Laurie Rivers, qui peine à faire entendre son individualité et ses désirs bien légitimes au cœur de ce contexte social empesé, restreint et étouffant. Ses rêves ont la consistance de l'eau : ils sont insaisissables et fuyants.

Bien que l'écriture de Bourguignon pêche parfois par excès de descriptions (elles sont nombreuses, les descriptions parfaitement inutiles, malheureusement), elle possède un souffle assez puissant pour porter le lecteur au cœur de ce Midwest petit et vaste, où les personnages, tous attachants, luttent contre l'immobilité.

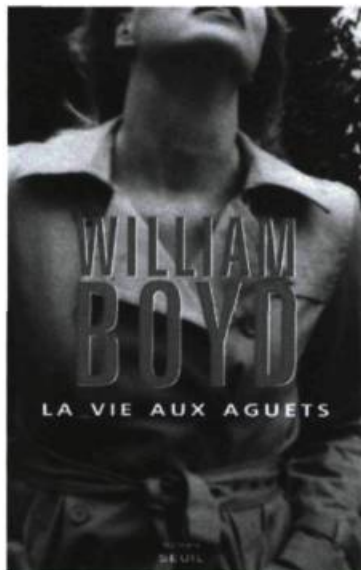
CHANTALE GINGRAS

#### WILLIAM BOYD

##### *La vie aux aguets*

Traduit de l'anglais par Christiane Besse  
Éditions du Seuil, Paris  
2007, 333 pages

Le thème de la perte ou du changement d'identité revient souvent sous la plume de William Boyd. Son dernier roman, dont le récit nous entraîne dans le monde des services secrets britanniques, des prémices de la Deuxième Guerre mondiale jusqu'à l'attaque de Pearl Harbour, en est une illustration particulièrement éloquente.



Le genre du roman d'espionnage, avec ses personnages à double ou à triple identité, toujours en train de brouiller les pistes pour se jouer de l'ennemi, offrait à l'écrivain anglais une belle occasion de se pencher une nouvelle fois sur ce thème qui lui est cher. Il ne l'a pas laissé passer.

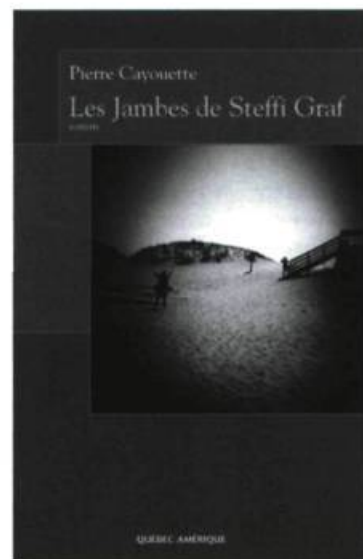
L'intrigue de *La vie aux aguets* tourne autour des aventures d'Eva Delectorskaya, une Russe que les hasards de la vie ont conduite en Angleterre, où elle travaille désormais pour les services secrets de Sa Majesté. Les péripéties tirées de l'imagination de l'auteur, qui conduisent la jeune femme de la Belgique au Nouveau-Mexique en passant par New York, se déroulent sur fond de vérité historique, à l'époque où le gouvernement anglais tente par la manipulation de l'information et la propagande, d'infléchir l'opinion publique américaine en faveur de l'entrée en guerre des États-Unis.

La règle fondamentale de la vie d'espion est de ne jamais faire confiance à personne (p. 63). En écrivant l'histoire d'Eva, Boyd a voulu montrer l'effet déshumanisant de cette règle sur la personnalité de son personnage, pendant ses années de service comme agent secret, mais aussi et surtout après qu'elle s'est retirée du circuit, dans des circonstances troubles, qui ne cesseront de la hanter par la suite. Est ainsi offerte au lecteur une occasion de réfléchir sur l'effet déformant du milieu du renseignement sur la personnalité de ceux qui y évoluent.

La narration se déploie depuis le point de vue de Ruth Gilmartin, une jeune doctorante anglaise de 27 ans, qui croit tout connaître de sa mère Sally. Depuis plus de trente ans, Sally Gilmartin vit une vie en apparence normale, une vie d'épouse, de mère, puis finalement de veuve cultivant ses plates-bandes dans son petit hameau de Middle Ashton, dans l'Oxfordshire, en Angleterre. Un jour, sous la pression d'événements inquiétants, elle est pourtant forcée de révéler à Ruth, sa fille, qu'elle est une ancienne espionne anglaise d'origine russe et que son vrai nom est Eva Delectorskaya. Ruth est d'abord tentée de voir dans la révélation de sa mère l'effet d'une sénilité précoce ou d'une paranoïa naissante, puis elle est bientôt obligée d'admettre que celle-ci ne ment ni ne divague.

C'est au fil d'un mémoire qu'Eva lui fera lire, chapitre par chapitre, et que nous lisons avec elle, que Ruth découvrira les méandres par lesquels Eva est passée avant de refaire sa vie sous une nouvelle identité, la seule que Ruth ait jamais connue. Elle découvrira surtout que cette vaste supercherie n'avait qu'un but : sauver sa mère d'un péril qui, plus de trois décennies après la fin de la guerre, plane toujours sur elle. En cet été chaud et humide de 1976, Ruth Gilmartin est entraînée dans une histoire de duplicité, de trahison et de meurtre, dont l'issue pour elle et pour sa mère peut aussi bien être la vie que la mort.

ALEX LA SALLE



#### PIERRE CAYOUILLE

##### *Les jambes de Steffi Graf*

Québec Amérique, Montréal  
2007, 154 pages

Edgar Forest, veuf, père d'un fils unique qui a déjà quitté la maison, enseigne au secondaire à Montréal depuis 35 ans. Il prend sa retraite. Le roman débute le jour du « grand départ ». Edgar quitte des lieux et des gens connus, pourquoi au juste ? Il se sent malheureux d'être celui que l'on fête, d'être le centre d'attraction, d'être celui à qui on rend hommage, comme à un mort. Il ne veut pas mourir maintenant. Il a plutôt hâte que le party finisse pour se retrouver seul dans sa maison tranquille. Il a 59 ans, âge auquel on meurt dans la famille. Comment va-t-il vivre cette dernière année qu'il lui reste ?



Edgar a peur du vide, de la solitude, de la tristesse qu'il voit dans les yeux de ses collègues retraités. Il a peur aussi d'avoir raté sa vie et de mal la terminer. Il en est à l'heure des bilans quand on arrive à une croisée de chemins. Qui a-t-il été ? Qui aurait-il voulu être ? Et qui voudrait-il être maintenant ?

Même si la retraite n'est pourtant pas synonyme de mort, Edgar la voit ainsi. Il juge durement ces collègues retraités, ceux qui traînent leur tristesse et leur vague à l'âme, ceux qui ont raté leur vie professionnelle et qui en sont à rater leur retraite. Il fuit ces collègues boomers incapables de donner un sens à leur fin de vie. Lui, il sera un retraité différent, lui saura combler le temps qui lui reste. Il se met au vélo, à la pratique du piano, à l'horticulture ; il voyage, fait du bénévolat. Il deviendra biographe à gages. Il fera tout pour s'occuper, se distraire, s'activer. C'est sa manière de ne pas voir le temps passer. Voilà son but : combler le vide, tromper la mort le plus possible et le mieux possible.

Fuir le présent, retrouver le passé, c'est aussi une façon d'échapper à l'avenir. Edgar s'installe en Gaspésie, dans son village d'origine, un lieu paisible de la Baie des Chaleurs où il retrouve des valeurs d'entraide, de partage et une certaine sérénité. Geneviève, une femme dont il avait été follement amoureux, l'y rejoint par hasard, et lui apporte « l'amour qui manque à tout amour ». Ils vivront heureux et auront plusieurs petits-enfants...

Pourquoi *Les jambes de Steffi Graf* ? Simplement parce qu'Edgar aime le tennis : en jouer comme le regarder. Jeune, il fantasmaient sur les jambes magnifiques de la célèbre et talentueuse joueuse. De Roger Federer, il admire « l'imparable revers lifté en parallèle ». Mais *Le revers de Federer* n'aurait certes pas été un titre aussi accrocheur et vendeur.

CÉLINE CYR

**JOËL CHAMPETIER**

*Le voleur des steppes*

Québec, Éditions Alire  
2007, 612 pages  
Coll. « Romans » (Fantasy)

Récompensé de nombreux prix littéraires, Joël Champetier jouit d'une grande renommée. Avec sa dernière œuvre de *fantasy*, le talentueux

écrivain nous ramène dans l'univers de Contremont, lieu que connaissent déjà ceux qui ont lu *Les sources de la magie*, son avant-dernier roman, qui a d'ailleurs remporté le prix Boréal en 2003.

*Le voleur des steppes* raconte l'histoire de Yarg, un homme blessé et amnésique, qui reprend conscience dans une cage suspendue au cœur des steppes sauvages. Dans une autre cage se trouve Sarouelle, une courtisane à quatre bras, dotée d'une personnalité exubérante et entêtée, avec qui il tisse des liens d'amitié. Vendus comme esclaves, ils sont amenés à voyager à bord de la *Diamantine* en direction de la « Cité Parfaite ». C'est alors que débute la véritable aventure, constituée de combats contre les faufileurs et les cacosomes, d'immondes chenilles, de rencontres avec d'étranges civilisations et de la découverte de l'identité de Yarg.

La résistance du protagoniste aux éléments étranges tombe assez rapidement, et la narration omnisciente, qui s'effectue selon la perspective de Yarg, permet une meilleure identification au personnage, car son point de vue s'apparente davantage à la perception que nous pouvons avoir de ce monde, ce qui facilite ainsi notre entrée dans l'univers inventé par Champetier. J'ai également beaucoup apprécié la créativité des innovations technologiques et magiques de l'auteur, qui fait un parallèle avec des notions de physique connues du lecteur, donnant un caractère plus « scientifique » aux inventions et le goût de se transformer en magicien en herbe !

Grâce à son sens du rythme et à son intrigue bien ficelée, l'écrivain sait tenir le lecteur en haleine. Aussi ses personnages colorés et complexes donnent de la saveur et de la profondeur au récit. Même s'il est parfois surprenant que certains personnages s'expriment avec un vocabulaire aussi riche et varié, l'auteur a su créer un système langagier vraisemblable et bien rendu dans les dialogues. Sa façon d'exploiter la notion de l'identité suscite la réflexion. La recherche du protagoniste s'effectue de manière « classique » (lieu d'origine, race, métier...), mais les apparences sont souvent trompeuses. On en fait d'ailleurs l'expérience avec Sarouelle, qui refuse les limites imposées par la normalité.

Tous les éléments sont en place pour que les personnages du *Voleur des steppes* vivent de nouvelles aventures dans un prochain roman. Et le fait que Champetier intègre des éléments provenant de ses autres publications enrichit et élargit cet univers que nous avons envie d'explorer.

MÉLISSA BILODEAU

**FRANÇOISE CHANDERNAGOR**

*La voyageuse de nuit*

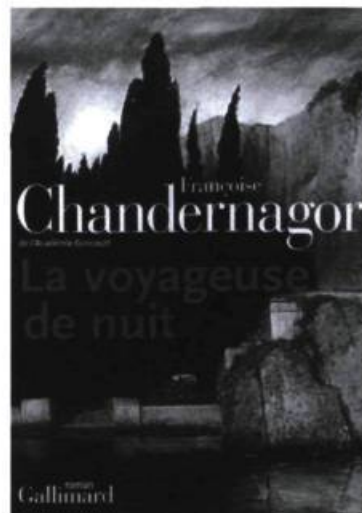
Gallimard, Paris  
2007, 323 pages

**CHRISTIANE SINGER**

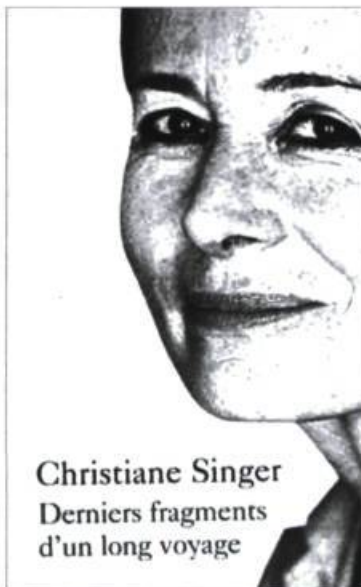
*Derniers fragments d'un long voyage*

Albin Michel, Paris  
2007, 137 pages

Nous croyons connaître nos parents : erreur !, nous dit Françoise Chandernagor dans son nouveau roman. Car Olga Mikhaïlovitch Le Guellec, née Sarov, et son mari marin prouvent le contraire à leurs quatre filles. Olga, qui meurt depuis six ans, quitte enfin la vie quand elle peut être certaine que ses filles auront compris le tissu de mensonges qui tient la famille. Katia, l'aînée, romancière et narratrice principale du roman, s'en tient aux apparences tandis que ses sœurs, Véra, Sonia et Lisa, grattent la surface pour découvrir la vie double du père, une amitié particulière de la mère. De quoi donner la nausée à ces femmes, dans la cinquantaine pour la plupart. Mais quand Olga meurt, leurs destins semblent se souder davantage encore, elles remplacent, chacune de son côté, une partie de leur mère : beauté, intel-







Christiane Singer  
Demiers fragments  
d'un long voyage

ligence, savoir-faire (cuisine, couture), bon goût, mais aussi rancune nourrie par l'orgueil, enfermement sur soi, mutisme, accès de violence.

Dans son nouveau roman, Chandernagor crée des personnages qui reflètent sans doute des expériences personnelles, tant ils sont vrais. Chacune des sœurs est campée on ne peut guère mieux, avec son franc-parler, ses agissements, ses mouvements de l'âme, toujours retracés – s'attendrait-on à autre chose de Chandernagor ? – subtilement, finement et... de manière implacable. L'auteure creuse ses sujets, elle ne les lâche pas avant d'en avoir trouvé les racines, même celles de la « petite dernière », Lisa, mue par un désir d'autodestruction qui la conduira au seuil de la mort. C'est cette poursuite qui rend parfois inconfortable la lecture de ce texte. Souvent il faut s'arrêter pour reprendre son souffle. Ce roman n'est pas une lecture d'été ; le seul élément « léger » demeure la langue, gaie ou grave, directe, elle va droit à la cible, comme ici : « Maman est toujours morte, et nos dates de naissance jaunissent comme de vieilles photos » (p. 298). Ce n'est pas pour rien que le moulin où Katia rédige son récit a été construit en 1533, année de naissance de Montaigne. La perspicacité, le génie du grand essayiste de la Renaissance traversent *La voyageuse de nuit*. C'est, je crois, le plus beau compliment que l'on puisse faire à Chandernagor.

Un aspect particulier peut toutefois troubler le lecteur. Olga meurt

dans une maison spécialisée en soins palliatifs, et l'auteure n'est pas tendre envers les psychologues, athées pour la plupart, et les « aidants », qu'elle présente souvent sous un jour négatif (psychologie primaire ne dépassant pas le niveau d'un article du *Reader's Digest*).

La lecture du dernier livre de la romancière et essayiste Christiane Singer nous présente cependant un tout autre côté de ces soins dont le but consiste à faciliter au mourant le « passage » vers la mort. Au cours d'un examen, le 1<sup>er</sup> septembre de l'année dernière, un jeune médecin, suivant l'adage qu'il faut « dire toute la vérité » au patient, lui annonce froidement qu'elle a six mois à vivre. Le jeune homme ne sait pas à qui il a affaire. Dès ce jour, Singer entreprend la rédaction d'un journal de bord ; elle le termine six mois plus tard, le 1<sup>er</sup> mars 2007. Triomphante, elle dit à la fin de son journal : « Les six mois de vie que vous m'avez naïvement accordés le 1<sup>er</sup> septembre 2006, cher jeune docteur de Krems, je les dépose à vos pieds avec leur fruit le plus juteux : ces pages. Ma gratitude est totale » (p. 135).

Et quel fruit ! Terrassée par la douleur, le « ventre calciné », Singer bouleverse son entourage par la sérénité qui l'habite. Elle est croyante, mais pas à la façon de ceux qui le deviennent devant la mort, par crainte, ou pour se donner bonne conscience. Quand elle en a la force, elle revisite les grands penseurs du christianisme (« un vide incendiaire que je n'ai pas voulu remplir »), la « rigueur cosmique de l'hindouisme », le bouddhisme, dont « l'extrême rigueur rejoint la plus vertigineuse des bienveillances », le judaïsme, qui lui apprend le « fin du fin de la tendresse humaine. Quand casse la dure cosse de la dure loi, l'amour exulte et déborde », l'islam mystique et humaniste qui l'a « comblée de sa splendeur lyrique, de son ivresse de beauté et de dignité » (p. 92). De réflexions en rencontres, du désespoir le plus total à l'élévation de l'âme dans un moment de transfiguration, un événement unique dans la vie d'un être humain, Singer nous livre un texte dont le message à nous, les survivants, risque d'en effacer les qualités littéraires, exceptionnelles, car tout y est filtré, condensé à l'extrême. L'expérience personnelle de la maladie acquiert une

portée universelle : nous savons que nous allons mourir, mais quand le jour et l'heure seront là, les mots de Singer devraient nous accompagner, avec ou sans le personnel des soins palliatifs.

L'auteure rencontre son amie Marie de Hennezel, dont le livre *La mort intime* est ce que j'ai lu de mieux sur les soins donnés aux malades en phase terminale. Elle rapporte les réactions des médecins, des infirmières : ils s'étonnent de la sérénité de celle qui habite un corps détruit, de son refus d'abdiquer sa dignité d'être humain. Quelques pensées traduisent mieux que tout commentaire l'intensité de ce livre, car le temps presse, la mort est entrée dans la chambre : « Notre devoir le plus impérieux est peut-être de ne jamais lâcher le fil de la Merveille » (p. 22) ; « Les Vivants n'ont pas d'âge. Seuls les morts-vivants comptent les années et s'interrogent fébrilement sur les dates de naissance des voisins » (p. 28) ; « Quand il n'y a plus rien, il n'y a que l'Amour. Il n'y a plus que l'Amour » (p. 41) ; « Nous sommes poursuivis toute une vie par ce que nous n'avons pas osé vivre en entier » (p. 56) ; « Au cœur d'une maladie mortelle, on peut tout entreprendre avec le temps imparti » (p. 101) ; « Chaque jour se doit d'être une création nouvelle » (p. 114).

En étant d'une lucidité, d'une intensité de vivre qui font mal, ce livre nous aide à vivre. Des romans et essais d'elle, il faut lire au moins, si ce n'est déjà fait, ses incontournables : *La mort viennoise, Une passion, Les sept nuits de la reine, Seul ce qui brûle*. Singer est décédée à Vienne, le 4 avril 2007. Mais elle vivra tant que nous la lirons. Lisons-la, encore et encore, et offrons ses livres aux jeunes qui se croient immortels.

HANS-JÜRGEN GREIF

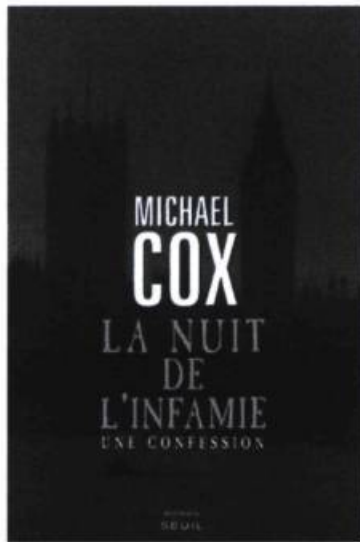
#### MICHAEL COX

*La nuit de l'infamie. Une confession*  
Traduit de l'anglais par Claude Demanuel  
Seuil, Paris, 2007, 639 pages

D'emblée, des parallèles s'imposent : *The Warden* et *Barchester Towers* d'Anthony Trollope, *Scenes of Clerical Life, The Mill on the Floss, Silas Marner* de George Eliot (alias Mary Ann Evans), ou encore les textes de Carlyle, Chapman, Spencer et Dickens – tous ont été les maîtres de Michael Cox, qui a travaillé à son premier roman pendant une



trentaine d'années. Connaissant à merveille la littérature anglaise du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Cox aurait pu tomber dans le pastiche. Mais non. Avec *La nuit d'infamie*, il a réussi, du premier coup, un livre unique que je qualifierais sans hésitation d'exceptionnel, car tout concorde : la voix et la trame narratives, la manière de représenter les personnages, l'évocation des lieux, le Londres des pauvres et des riches ainsi qu'une demeure enchantée dans le Northamptonshire, l'équilibre parfait entre l'action et les pauses qui donnent au lecteur le répit dont il a besoin.



Car le lecteur est happé par ce roman dès la première phrase : « Après avoir tué l'homme aux cheveux roux, je suis allé chez Quinn m'offrir un souper d'huitres. » J'avoue candidement que dès ce moment je n'ai pas pu arrêter ma lecture, et le récit de l'existence d'Edward Glyver m'a complètement subjugué. Bien sûr, le ton est exactement celui des auteurs britanniques autour de 1850 ainsi que l'intrigue sinieuse. (Ici, il faut envoyer un immense bouquet de fleurs au traducteur qui a réussi un texte où le rythme de la phrase anglaise a été conservé, un exploit rarement réussi et magistral.) Cependant, Cox va plus loin que les écrivains, moralisateurs pour la plupart, du XIX<sup>e</sup>, puisqu'il met en scène un homme que nous percevons d'abord comme un monstre qui tue un inconnu pour se faire la main. Car cet acte n'est pas gratuit, il est la répétition générale avant la première et l'unique représentation, l'assassi-

nat de l'ennemi mortel de Glyver, le poète Phoebus Daunt. Ce qui ajoute du piquant à la narration, c'est le fait que Glyver ne rencontre Daunt que deux fois dans son récit, au début et tout à la fin de sa confession. Mais Daunt est omniprésent, il accompagne chaque pas, chaque évolution de son adversaire, il l'épie, connaît tout de lui, comme ce dernier qui reconstitue dans un travail patient et minutieux la vie de l'autre. En fait, les deux personnages sont indissociables, l'un ne peut pas exister sans l'autre, des jumeaux dont certains traits se ressemblent pour se fondre finalement.

Tentons de résumer brièvement l'action. À Eton, école huppée servant de tremplin à l'un ou l'autre des collègues de l'université de Cambridge, Glyver rencontre Daunt, fils d'un pasteur vivant à Evenwood, superbe demeure de Lord Tansor. Les deux garçons deviennent amis, puis Glyver se détourne de Daunt dont l'amitié devient encombrante. Ce dernier se venge en glissant un livre de prix, volé à la bibliothèque de l'école, dans les affaires de Glyver qui est renvoyé d'Eton, ce qui anéantit ses rêves d'une carrière brillante à l'université. Il apprend rapidement la vérité sur les agissements de Daunt et lui voue une haine sans cesse nourrie par son ascension sociale continue, qui culminera dans l'adoption de Daunt par le propriétaire du château d'Evenwood. Lord Tansor perçoit le jeune homme comme le modèle parfait d'une société dont les fondements ne sont pas encore ébranlés par les temps modernes. Ce lord richissime a perdu un fils, son unique héritier. Mais il veut continuer à tout prix la lignée et maintenir le nom. Il ignore que sa première femme, après une brouille terrible qui a révélé le caractère intransigent de son mari, a donné naissance à un autre fils, en France, Edward, qu'elle a confié aux soins de sa meilleure amie. Et c'est ce fils qui grandit sous le nom de Glyver. Quand il a enfin rassemblé toutes les preuves de ses droits sur la famille Tansor, il les remet entre les mains de son seul amour, Emily Cartret, la nièce du lord, et sa cousine. Mais comme on sait, l'amour rend aveugle, et Edward ignore qu'Emily, la parfaite *belle dame sans merci*, aime Daunt. Tout est perdu. Il ne lui reste plus qu'à d'assassiner Daunt, et l'anéantissement de Glyver dans l'exil.

Ce résumé ne rend pas justice au roman. Les rebondissements inattendus et pourtant implacablement logiques de l'intrigue, l'évolution de Glyver, toute en nuances (il est loin d'être le héros lumineux de l'ère victorienne), le rôle accordé aux bas-fonds de Londres et celui de l'opium, les descriptions envoûtantes des lieux et des personnages secondaires, l'équilibre dans la construction du texte, tout dénote le conteur né qu'est Michael Cox, doublé d'un excellent connaisseur de la littérature anglaise, de la Renaissance au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Si vous cherchez un roman qui se lit d'une traite – vous en oublierez les tracasseries quotidiennes pour quelques jours –, qui ne vous lâche à aucun moment, qui est du plaisir pur et raffiné, un roman que vous donnerez et recommanderez à vos meilleurs amis, c'est *La nuit de l'infamie*. Évasion garantie, frissons et palpitations à profusion et plaisir de lire assuré.

HANS-JÜRGEN GREIF

#### MARIE-BERNADETTE DUPUY

##### *Le moulin du loup*

Les Éditions JCL, Chicoutimi  
2007, 562 pages

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le moulin du Berger, dans la vallée des Eaux-Clares près d'Angoulême, exploite l'énergie de la rivière pour fabriquer du papier selon la méthode ancestrale, cependant que l'avènement de technologies nouvelles menace sa prospérité, voire son existence. Claire, la fille du propriétaire, dans ses rêves d'adolescente, compte épouser Frédéric, le fils du notable de la place. Mais la mauvaise réputation du personnage aussi bien que sa cruauté la font bientôt douter de ce choix, surtout lorsque Jean, un jeune bagnard évadé, surgit dans sa vie, et que la passion naît entre la jeune fille et ce prétendu criminel qu'un policier borné traque avec un zèle obstiné.

Or, pour obtenir des fonds et sauver le moulin, le père de Claire a conclu un marché avec le notable, un marché dont elle est la contrepartie. D'abord révoltée, elle finit par se résigner désireuse de venir en aide à ses proches : Jean a disparu dans un naufrage et on le croit mort. Elle épouse donc Frédéric sans amour ; il se révèle violent, jaloux et impitoyable. Alors qu'elle se conditionne à une vie fade



et sans joies, les événements se chargeront de bousculer son destin. Claire finira par retrouver Jean dans des circonstances dramatiques qui auront creusé entre eux un fossé difficile à combler. Le jeune homme devra reconquérir sa liberté et de nombreux malentendus pèsent sur les jeunes gens, les empêchant de se rejoindre vraiment.

Pour bien saisir l'action du roman, plus encore que pour en expliquer le titre, il est nécessaire de mentionner un autre acteur important, Sauvageon, une bête mi-chien mi-loup, présente tout au long du livre et qui joue un rôle essentiel dans de nombreux épisodes.

Le succès de Marie-Bernadette Dupuy ici et en France n'est certes pas le fruit du hasard. Cette auteure s'est constitué un lectorat fidèle au fil de ses publications successives où elle démontre un réel talent. Elle sait articuler une intrigue cohérente qui suscite l'intérêt et le soutient jusqu'à la fin. Elle sait aussi jouer de l'émotion comme d'un instrument familier ; à cet égard, certains passages du *Moulin du loup* sont remarquables. Quant à son coin de pays où elle situe l'action, sa Charente natale, elle le connaît bien et elle l'évoque avec une grande maîtrise ; c'est comme si on y était.

Rappelons que *Le moulin du loup* est la neuvième publication de Marie-Bernadette Dupuy aux Éditions JCL. Tous ses titres parus au Québec ont été repris et diffusés en Europe francophone par les Éditions France-Loisirs. Ces romans sont des best-sellers, les chiffres sont là pour en témoigner.

Rappelons aussi que Dupuy vient tout juste de faire paraître, soit en février dernier, un autre roman de près de 500 pages. Voilà certainement le signe que nous sommes en présence d'une romancière très prolifique. Elle en est présentement à préparer les deux tomes qui constitueront la suite du dernier-né.

CLÉMENT MARTEL

## ROBERT GAGNON

### *La mère morte*

Boréal, Montréal

2007, 270 pages

En 1994, Robert Gagnon, professeur au Département d'histoire de l'UQAM depuis 1995, remportait le prix Robert-Cliche avec un roman, *La thèse*, qui mettait en scène le célèbre botaniste Conrad Kirouac, mieux connu sous son nom en religion, le Frère Marie-Victorin, le fondateur du Jardin botanique de Montréal et l'auteur, entre autres, de *La flore laurentienne* et des *Récits laurentiens*. Dans sa deuxième œuvre de fiction, *La mère morte*, il est encore question de thèse mais le romancier se livre davantage à une véritable satire du monde universitaire, un monde où « les plaisirs de la chair sont la panacée contre les maux de l'esprit » (quatrième de couverture).

L'histoire se présente en trois parties. Les première et troisième sont l'œuvre du narrateur François Cournoyer, professeur d'histoire des religions dans une université montréalaise ; une collègue, Marcella Persico, assume, également à la première partie, dans laquelle elle mettra tout en œuvre pour porter secours à son ami et locataire François, victime, on l'apprendra plus tard, d'une série de vengeances, après qu'il eut refusé, à titre du membre du jury, la thèse de doctorat de Gabriel Tousignant, un étudiant de sa collègue Simone Grenier, avec qui il connaît, même s'il la déteste, une « truculente » relation sexuelle, propre à faire rougir d'envie d'autres collègues de son département, qui se retrouvent dans un congrès international des sciences historiques à Oslo. C'est d'ailleurs là qu'il apprend que cet étudiant, fruit d'une relation amoureuse de sa mère, secrétaire d'un éminent professeur chercheur, serait son demi-frère et qu'il se serait suicidé, à la suite de cet échec retentissant, lui qui a travaillé pendant longues années sur le père Lafiteau. Mais il n'en est rien, ainsi qu'on l'apprendra : cet étudiant homosexuel, a renoncé, sans lui dire, à la relation qu'il entretenait avec le professeur Bernard Babin pour se jeter dans les bras d'un comédien de la télévision montréalaise, qui l'a laissé tomber. Babin, que l'on connaît aussi sous le nom de Laetitia Simon, lui, un

travesti, de connivence avec Simone Grenier, échafaude un rocambolesque projet de vengeance, piège dans lequel François, un peu trop naïf, tombe à pieds joints. Inutile de raconter le détail de cette entreprise, pour ne pas détruire l'intérêt, dans laquelle son amie Marcella saura tirer son épingle du jeu, car, il est permis de le dire, François est loin de lui être indifférent.

Disons toutefois que les deux narrateurs, qui n'ont pas la langue (ni leur plume) dans leur poche, multiplient les scènes satiriques, parfois même scatologiques, comme celle du *Strip Monopoly*, décrite dans ses moindres détails, à la fin du roman, qui permettent à François de se rattacher à la vie, à Marcella de se rapprocher de celui qu'elle trouve de son goût, selon l'expression populaire, et à quelques autres d'être démasqués. Mais à quel prix !

Le roman est bien écrit, dans une langue parfois crue, voire grivoise à certains endroits, et ne manque pas d'originalité par ses nombreux jeux de mots et son ton rabelaisien, voire irrévérencieux, à tout le moins pour le monde universitaire ! Gagnon y révèle des mœurs et habitudes (déjà connues !) de certains professeurs d'université, qui ne manquent pas de profiter, en utilisant leurs allocations de recherche, des plaisirs de la vie, surtout lors de congrès et colloques internationaux à l'étranger. Mais rassurons nos lecteurs. Tous les professeurs ne sont pas de la trempe des François, Simone, Babin et compagnie. Heureusement qu'il y en a qui profitent de ces manifestations savantes pour communiquer leur science et leurs connaissances !!!

AURÉLIEN BOIVIN





**MAURICE ELIA**

*Flashback love*

Éditions Humanitas, Brossard

2007, 146 pages

Abel, un traducteur hypocondriaque malheureux en ménage, entretient une amitié de longue date avec Vincent, un voisin un peu coureur, passionné de cinéma. Vincent, qui accumule les films dans son sous-sol – sans s'attribuer l'étiquette de collectionneur – est une autorité dans le domaine de l'image. En enregistrant aussi bien les coups de fil qu'il reçoit que les indicatifs musicaux de ses émissions préférées, Abel, de son côté, se spécialise plutôt dans le son. Un jour, Vincent découvre un mystérieux morceau de pellicule intercalé entre deux scènes, au milieu de sa version vidéo de *Rosemary's Baby*. En constatant que plusieurs copies du film sont trafiquées de la même manière, notre tandem « audiovisuel » se lancera dans une enquête opiniâtre afin d'éclaircir cette énigme.

Captivé dès les premières pages par le côté insolite du sujet, on se prend à redouter un dénouement ridicule ou invraisemblable. Mais non. Maurice Elia, qui avec *Flashback love* signe son cinquième roman, a imaginé une intrigue intelligente et fantaisiste, qu'il débrouille d'ailleurs bien avant la conclusion du récit, quittant ainsi le suspense « tranquille » pour bifurquer vers la romance. On devine qu'il n'a pas souhaité abandonner trop tôt des personnages qui, intuitivement, cherchent à s'offrir un nouveau départ dans la vie.

Elia raconte avec simplicité. Son style léger est axé avant tout sur la bonne volonté des protagonistes : univers douillet, rencontres agréables, concours de circonstances, références nostalgiques aux années soixante-dix, urgence de la cinquantaine, crise de la trentaine... Tous les éléments du livre s'emboîtent pour faire de *Flashback love* un roman *soft* très réussi.

GINETTE BERNATCHEZ



**FRANCIS MALK**

*Le jardinier de Monsieur Chaos*

Hurtubise, Montréal

2007, 181 pages

(coll. « América »)

Dans *Le jardinier de Monsieur Chaos*, son premier roman publié chez Hurtubise, Francis Malka peint la mort sous un nouvel angle. Non seulement le roman se présente comme une enquête qui cherche à résoudre la disparition d'un groupe de personnes au sein d'un petit village, mais le narrateur du roman – un ancien étudiant de biologie et de botanique devenu jardinier – en viendra à parfaire un art, une nouvelle science, dans laquelle la mort est abordée avec douceur et compassion.

C'est sur cette disparition de 27 âmes dans un petit village anonyme que s'ouvre le roman. Pendant un interrogatoire, qui couvre toute la durée du récit, un jeune jardinier, devenu amnésique à la suite d'un accident, précise la manière dont il a contribué à la disparition de ces personnes. Cette narration s'effectue au moyen d'une structure temporelle privilégiant des retours en arrière qui, chacun un peu plus, se veulent révélateurs.

Bien que vérité et mensonge se confondent tout au long du récit, le dénouement, que le lecteur attendra avec impatience, apporte un éclairage sur cette confusion. C'est en effet là que réside la réussite de Malka : grâce au climat mystérieux de son œuvre, l'intrigue évolue vers une conclusion surprenante.

Mais certaines ouvertures sont pourtant décevantes. L'auteur ajoute à l'intrigue de nombreuses descriptions scientifiques et de longs passages abordant le monde des voitures sport qui n'aboutissent pas autre part qu'à leur simple mention. En outre, le thème principal du roman, soit l'euthanasie, n'est pas développé dans toutes ses nuances. Cependant, la manière dont les êtres de ce village en viennent à imposer le bien-fondé de leur éthique, en présentant un point de vue nouveau sur la mort, conduit le lecteur à une profonde réflexion.

C'est donc avec une écriture limpide, qui ne cherche pas à éblouir, que Malka met en scène des personnages dont l'épaisseur est limitée, lesquels évoluent au sein d'une intrigue linéaire qui va à l'essentiel. Le caractère minimaliste du roman ressort ainsi dans tous les aspects de sa construction. En effet, l'anonymat des lieux et le déve-



loppement minimal des personnages tendent peut-être à montrer que cette situation, où les gens souffrent et en viennent à désirer leur mort, n'est pas propre à un seul village et que le portrait que dresse Malka est universel. Ainsi la réflexion charnière que propose le roman n'a rien de simpliste. En montrant le choix de la mort comme une réappropriation du sens de l'existence et comme une lutte pour les libertés individuelles, Francis Malka aborde des questions qui méritent d'être posées.

ARIANE TREMBLAY



HUBERT MINGARELLI

*Marcher sur la rivière*

Éditions du Seuil, Paris

2007, 247 pages

Absalon, le narrateur de *Marcher sur la rivière*, traîne depuis toujours une jambe déglinguée. Le garçon croit que sa démarche déhanchée lui donne l'air d'un simple d'esprit. C'est pourquoi il décide un jour de quitter son village afin d'aller faire soigner cette jambe honteuse à Port Élizabeth. En chemin, Absalon fait la connaissance de Georges Msimangu, un curieux bonhomme qui vient d'installer son camp dans le lit d'une rivière asséchée. Ce cours d'eau, qu'on emprunte maintenant comme un chemin, aurait coulé autrefois à la lisière des collines qui se dressent près du village d'Absalon. En échange des quelques billets qui lui permettraient de prendre le bus – plutôt que d'afficher son handicap jusqu'en ville –, Absalon accepte de travailler pour Georges et repousse son départ de quelques jours. Ainsi débute le dernier roman d'Hubert Mingarelli, un écrivain instinctif qui, depuis dix-huit ans, échafaude une œuvre pénétrante et complexe.

Afin, dirait-on, de racheter une faute accablante, les personnages de Mingarelli semblent souvent abandonnés à eux-mêmes sur une terre hostile. Ils entretiennent l'illusion apaisante qu'il existe un ailleurs meilleur, mais ils ne s'autorisent pas à y accéder. Cette fois, Absalon y parviendra (nous l'apprenons très tôt dans le livre). En obéissant à une sorte de rituel expiatoire proposé par Georges, soit se charger du renouvellement de ses provisions avant la saison des pluies présentée comme un fléau imminent. À coups d'allers et de retours entre son village et le camp de Georges, en traînant péniblement la remorque qu'il a empruntée à son père, Absalon réussira à se libérer à demi de son incertitude et de sa culpabilité.

Autour d'Absalon, des figures floues et insaisissables font inconsciemment obstacle à son départ : un père silencieux usé par le chagrin et la besogne abrutissante qu'il s'est imposée, l'imprévisible Rosanna trop aguichante aux yeux du garçon, Emmeth l'ami compatissant qui lui confie ses chagrins ainsi que le pasteur Lithébé et sa femme d'une bienveillance tourmentée envers Absalon... Ce chœur de

déshérités assiste sans trop y croire à la délivrance de l'un des siens. Georges assume le rôle du passeur, mais c'est la volonté sauvage d'Absalon qui lui permet de croire aux « choses de l'avenir » et de s'en approcher.

Malgré l'âpreté des paysages qu'il décrit, chez Mingarelli, la nature conduit au recueillement. Elle souffle des réponses aux personnages qui cherchent à donner un sens à leur vie. Ses romans revêtent le caractère sacré de la prière. Acte de foi et acte de contrition s'y entrecroisent douloureusement dans un style lumineux qui s'appuie, non pas sur l'économie mais, plutôt, sur la nécessité des mots.

*Marcher sur la rivière* est un roman magnifique, en revanche, il faut prendre le temps d'y « arriver ». Le lecteur qui n'est pas familier avec l'œuvre de Mingarelli devrait peut-être apprivoiser cette voix unique en lisant d'abord *La beauté des loutres*, *Océan Pacifique* ou *Quatre soldats* (prix Médicis 2003).

GINETTE BERNATCHEZ

IRÈNE NÉMIROVSKY

*Chaleur du sang*

Denoël, Paris, 2007, 155 pages

On redécouvre avec bonheur l'œuvre d'Irène Némirovsky (1903-1942) depuis la publication posthume de *Suite française* (prix Renaudot 2004). Et voilà qu'un autre manuscrit, que l'on croyait incomplet, est retrouvé dans son intégralité. *Chaleur du sang* n'a certes pas le souffle épique de *Suite française*, qui racontait l'exode des Parisiens devant l'invasion allemande, et la

cohabitation dans un village occupé, mais il a certes la force d'évocation de ses autres romans, où bourgeoisie et mesquinerie vont souvent de pair. Ce bref récit, narré par le vieillissant célibataire Silvio, se passe à la campagne, là où il semble bien qu'un bonheur tranquille attende les personnages. Mais, comme le rappelle le narrateur dès les premières pages, la campagne n'est pas le lieu idyllique qu'elle semble être : « Chacun vit chez soi, sur son domaine, se méfie du voisin, rentre son blé, compte ses sous et ne s'occupe pas du reste » (p. 22).

Résumer l'histoire n'est pas lui rendre justice : Colette épouse Jean et semble destinée à vivre avec lui un grand amour comme celui qui unit sa mère à son père. Mais Jean meurt dans un accident, qui se révèle être un meurtre. Sur ce canevas simple, Némirovsky brode à sa manière fine, avec son élégance incisive, et son roman se révèle alors bien plus un portrait de mœurs villageoises que le récit d'un drame passionnel. La « chaleur du sang », c'est bien entendu celle qui crée les passions amoureuses, qui vient avant et après elles, mais cette chaleur n'est pas décrite ni racontée : ce sont ses effets qui intéressent. Les secrets, les mesquineries, les complications, les jugements d'un milieu fermé sur lui-même, qui règle ses affaires en dehors des structures officielles, sont rendus avec une justesse de ton qui donne toute sa saveur à ce récit qui surgit, pour notre bonheur, plus de cinquante ans après la mort de son auteure.

GILLES PERRON

GEORGE ORWELL

*Une fille de pasteur*

Traduit de l'anglais par Silvain Chupin

Le serpent à plumes, Paris

2007, 349 pages

Le nom de George Orwell est associé principalement à deux romans de politique-fiction, *La ferme des animaux* (1945) et *1984* (1949), le premier sous la forme d'une fable décrivant l'échec de l'autogestion, le second imaginant un futur où la bureaucratie se confond avec le totalitarisme. C'est donc juste avant sa mort, survenue en 1950, qu'Orwell acquiert une notoriété durable avec ces dernières œuvres qui ont presque effacé, même pour les Anglais, ses écrits précédents. *Une fille*





de pasteur, inédit en français jusqu'à ce jour, un des premiers romans publiés en Angleterre par Orwell, en 1935, ne manque pourtant pas d'intérêt. Si le style y est plus classique, alliant lyrisme et réalisme à la manière anglaise traditionnelle, on y trouve tout de même déjà ce qui sera la marque de l'auteur : une critique sociale acerbe, où il entre peu de foi dans la nature humaine. C'est d'ailleurs, entre autres, de foi qu'il est question dans ce roman, d'une foi religieuse exigeante, où le paraître l'emporte souvent, fragile aussi, qui peut disparaître sans avertissement, comme cela arrivera à Dorothy, la fille du pasteur que le titre introduit.

Tout le récit est consacré à Dorothy : d'abord à sa vie morne et ingrate au presbytère de son père, dans la petite ville où il est un pasteur anglican plutôt déplaisant ; puis à ses malheurs alors que, ayant perdu la mémoire, elle fera durant quelques semaines l'abrutissante cueillette de houblon pour un salaire de misère. Puis, sa déchéance se poursuivant, elle sera, sans travail et sans abri, mendicante à Londres, avant qu'un oncle (une fois sa mémoire retrouvée) lui trouve un poste d'institutrice en banlieue dans une école minable, que dirige une femme dont le credo éducatif se résume aux frais d'inscription ! Il y a donc toujours, chez Orwell, un certain souci pédagogique, un besoin de faire servir la littérature à une réflexion sur l'étrangeté, voire souvent l'inhumanité des comportements humains. Dans *Une fille de pasteur*, il est donc question

d'éducation, de religion, de moralité, de pauvreté et, chapeautant tout cela, d'une étrange facilité à accepter son sort. Mais on ne lit pas Orwell pour se remonter le moral...

GILLES PERRON

**ARTURO PÉREZ-REVERTE**

*Le peintre de batailles*

Traduit de l'espagnol par François Maspéro  
Seuil, Paris, 2007, 282 pages

Arturo Perez-Reverte, maître du roman d'aventures (le capitaine Alatriste) ou des intrigues sur fond de littérature ou de peinture (*Le club Dumas* et *Le tableau du maître flamand*), publie un roman plus philosophique, sans histoire autre que celle de deux protagonistes liés par le destin. Le peintre de batailles, c'est Faulques, un photographe de guerre très proche, par ses expériences, de Pérez-Reverte lui-même. En effet, l'auteur, qui a été longtemps journaliste de guerre, avait toujours privilégié jusque-là une certaine légèreté de ton, des récits plus ludiques pour faire contrepoids à son dur quotidien de reporter. Cette fois, c'est toute son expérience professionnelle qui sert de toile de fond.

Photographe de guerre, Faulques s'est retiré dans un vieux phare abandonné pour réaliser enfin un projet ambitieux : peindre, dans une grande fresque circulaire, sur les murs intérieurs du phare, le mystère de la violence inouïe qu'il a côtoyée sans véritablement, lui semble-t-il, être capable de la rendre totalement avec

ses photos, pourtant récompensées par de nombreux prix. Sa quiétude est bientôt troublée par l'arrivée d'Ivo Marcovic, un Croate photographié par lui autrefois, et qui lui annonce qu'il est là pour le tuer. Sa vie a été transformée par cette photo, qui a fait le tour du monde : parce qu'elle a fait de lui un symbole des combattants croates, sa femme et son fils ont été sauvagement tués par les Serbes ; et lui, le soldat devenu célèbre, a été longuement torturé. Libéré quelques années plus tard, Markovic a suivi la carrière de Faulques, a étudié son œuvre pour s'en imprégner et en a conclu tout naturellement que sa libération passait par la mort du photographe.

Tout l'intérêt du roman est dans cette rencontre, ou plutôt ces rencontres, qui s'étaleront sur plusieurs jours. Les conversations entre les deux protagonistes – celui qui a vécu la guerre et celui qui l'a observée – vont au plus profond de la noirceur de l'âme humaine. Il y a du cynisme dans les propos des deux hommes, plus encore chez le peintre-photographe qui, à force de regarder l'horreur, finit par ne plus être capable de voir le monde autrement.

GILLES PERRON

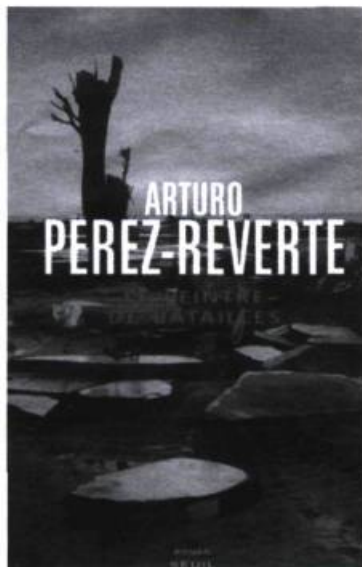
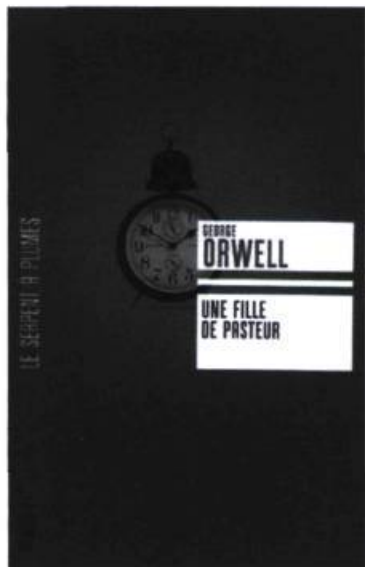
**LYNE RICHARD**

*Le bruit des oranges*

Québec Amérique, Montréal  
2007, 168 pages

Élizabeth paraît condamnée à la souffrance. Enracinée dans la terre maudite de son enfance désertique, elle fera de sa vie une lutte à finir avec le vacarme mortel et incessant du monde.

La violence attend l'enfance dans tous les recoins. Élizabeth est traquée par elle et par l'angoisse : à la maison, à l'école – où elle a « appri[s] à baisser constamment la tête » (p. 18) –, partout ailleurs. Imprégnée jusqu'à l'étouffement par la morale judéo-chrétienne culpabilisante du Québec des années duplessistes, l'enfant anticipe la peur, celle du péché, de l'enfer. « L'enfance fut un enfer saccagé par la colère de Dieu. Avec la souffrance des femmes oubliées au fond des cours de mon quartier. Ensanglantées, déchirées ces femmes, brisées par les hommes faits à l'image de Dieu » (p. 15). À travers la brutalité perverse du père, la mutité sèche de la mère,





l'absence d'amour, le gris de la ville cimentaire, Élizabeth se fait une place bien inconfortable, la seule possible : « Je grandissais dans un carré d'asphalte, sans lumière, avec le bruit des cloches pour nous rappeler que Dieu était partout » (p. 24). Tout ça, ce n'est que l'ordinaire de la souffrance. C'est pareil partout : le même père qui crie, la même mère qui chiale, la même « présence de Dieu derrière tous les miroirs » (p. 18). L'enfant endure, se soumet, ne pleure pas, à 15 ans, quand la mère meurt, « partie dans le sang et l'horreur » (p. 38). Après, elle se tait. Un an. Le père s'effondre, le frère – seul aimé – et la sœur sont partis. La famille est détruite, ça y est, finalement.

Le parcours sera ensuite celui d'une fuite en avant, propulsée par le rongement sourd d'un abîme profond de douleurs laissé là, toujours gorgé du passé, d'un mal qui ne peut être défait, ni par l'amour ni par la naissance d'un enfant. Vautrée dans le sexe, la passion, la violence, Élizabeth fera de sa vie un trajet effaré parsemé de nombreux amants et de déchirements. Son mari, Pierre, aimant et fidèle, qui essaie de « rompre les ombres » (p. 44), sa fille, ses amants, sa peinture : ces choses suffira-t-elle ? La vie suffira-t-elle à faire taire cette impulsion mortelle

Ce parcours orageux, Lyne Richard le peint avec adresse et sensibilité dans ce premier roman dont le style est intime, farouche et impudique. L'ensemble se conjugue sous l'illustration pessimiste du monde urbain d'une époque (et corrélativement par

une idéalisation du monde rural) et de la condition médiocre d'une classe sociale hantée par des préceptes religieux et la violence du quotidien. L'effroi devant le corps et la sexualité fait place, à l'âge adulte, aux élans incontrôlables du désir : « [...] jouir a ouvert une autre âme, une âme enfouie sous les débris de l'enfance » (p. 67). Amour passion, jalousie ardente et destructrice. Malgré la lourdeur de ces thèmes qui peut paraître trop appuyée parfois – de même que le récit repose, au désavantage de l'œuvre, sur quelques rebondissements sensationnels chargés de pathos –, l'auteure s'investit à fond dans cette exploration sincère, troublante et souvent poétique d'une indicible douleur.

GABRIEL LAVERDIÈRE

### LEONIE SWANN

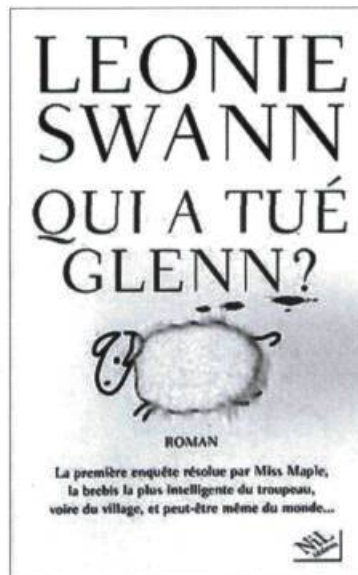
*Qui a tué Glenn ?*

Traduit de l'allemand  
par Frédéric Weinmann  
NIL éditions (R. Laffont), Paris  
2007, 389 pages

L'idée de base de ce polar semble ingénieuse : un troupeau de moutons irlandais – une vieille race qui comprend ce que les hommes disent, sauf quand ils parlent en gaélique – trouve son berger assassiné, une bêche enfoncée dans le ventre. Le boucher du village, qui n'abatrait jamais un âne, parce que cette bête porte une croix sur le dos, a coupé le cou à beaucoup d'agneaux, de brebis et de béliers. Une nuit, quelqu'un

le pousse en bas de la falaise ; il se retrouve en chaise roulante. Le testament du berger oblige sa fille, héritière du troupeau, à lire chaque jour une histoire aux moutons. Vous avez bien lu. Les moutons aiment la littérature, surtout celle à quatre sous, des histoires d'amour pour la plupart. Le reste du temps, ils tentent d'élucider le meurtre de leur maître.

Faisons abstraction de la quatrième de couverture où l'on cite, publicité oblige, le *Spiegel* et le *New York Times*, avec une pluie de qualificatifs du genre « attachant, subtil, convaincant », etc., auxquels l'éditeur ajoute des « surprenant, farfelu, imagitatif ». C'est une question de goût, mais je n'arrive pas à savourer la prose émise par des moutons, aussi intelligents fussent-ils (la meneuse de l'enquête s'appelle Miss Maple : elle a réussi à lécher le sirop d'érable sur les tartines de son maître). De toute évidence, le sens de l'humour qu'il me faudrait pour ce « polar » me manque, et le monde vu par les yeux de moutons me semble aussi incohérent que celui de monsieur Tartempion. De plus, cette enquête moutonnante se termine en queue de poisson, puisqu'il n'y a jamais eu de meurtre. Miss Maple n'est pas Miss Marple, et Swann n'arrive pas à mener une intrigue – qui avait pourtant semblé prometteuse – de main ferme. Les faiblesses de construction du récit sont évidentes : fausses pistes qui s'épuisent rapidement (les moutons ont la mémoire courte), enchevêtrement de fils qui n'ont rien de conducteur. L'effet de surprise épuisé, Swann, dont la plume est allègre et souvent faussement désinvolte, remet des dialogues ou des soliloques dont les reprises et les répétitions se font lourdes tout en dégageant un air faussement enjoué. Des mots, des mots, à n'en plus finir, un vide rempli de verbiage. Le caractère bédéiste de ce roman est souligné par la facture et la mise en page, avec un mouton en bas de page : si vous faites défiler rapidement ces pages trop nombreuses remplies par un cerveau atteint de logorrhée aiguë, vous y verrez un mouton qui fait un saut. Toujours le même. Sans parler de cet affreux morceau de toison en couverture. Farfelu ? Sans doute. Attachant, subtil, profond ou même convaincant ? Pas du tout. Puisqu'il s'agit d'un premier roman, ne jetons pas la faute sur





Swann. Elle revient à l'éditeur, qui n'a pas su convaincre l'auteur de couper, couper, et encore couper. L'ironie face au monde selon des moutons irlandais aurait pu gagner de l'éclat, la bêtise humaine aurait été révélée, et Miss Maple aurait eu droit au *r* qui lui manque.

HANS-JÜRGEN GREIF

#### ANNE TREMBLAY

*Le château à Noé – Tome 1*

*La colère du lac*

Guy Saint-Jean éditeur

2005, 285 pages

*Le château à Noé – Tome 2*

*La chapelle du Diable*

2006, 429 pages

On se souviendra qu'avec *La colère du lac* Anne Tremblay a fait une entrée remarquée dans la littérature romanesque. Cette écrivaine, dont la carrière jusqu'alors se consacrait exclusivement au théâtre, a obtenu avec cette première œuvre de fiction le Prix des lecteurs du Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Ce premier tome de la série, qui en comptera quatre et qui couvrira l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle au Saguenay-Lac-Saint-Jean, est consacré à la période 1900-1928. Le titre fait principalement référence à la construction, au début des années 1920, d'un barrage hydroélectrique à la source de la rivière Saguenay qui a eu pour effet de hausser le niveau du lac Saint-Jean, de noyer les terres agricoles et de déterminer une crue printanière dévastatrice. Quant au Château à Noé, il n'apparaît qu'à la fin du récit : c'est le nom dont on désigne une maison cossue de la paroisse de Saint-Henri-de-Taillon, construite sur une élévation devenue une île par suite de la hausse du niveau d'eau. Le héros, François se retrouve à l'orphelinat, abandonné devant le portail d'entrée par une mère célibataire qui est parvenue à cacher son état jusqu'à son terme. C'est un enfant difficile, qui se distingue en outre par une chevelure rousse flamboyante qu'il tient de son géniteur irlandais. Mais si elle l'a abandonné, sa mère ne l'a pas oublié et elle parviendra, par divers expédients, à demeurer en contact avec lui jusqu'à ce qu'elle soit emportée par la grippe espagnole. Cette proximité vaudra à l'enfant une éducation plus

conforme à son tempérament, si bien qu'il sera bientôt adopté par un couple de cultivateurs de Pointe-Taillon. Sa difficile adaptation ne l'empêchera pas de se tailler une place confortable dans ce nouveau milieu, aidé en cela par un père adoptif sensible à ses besoins les plus secrets. François s'attachera profondément à cet homme qui le guidera droitement dans son développement, jusqu'à la découverte de l'amour.

Et voilà que, à peine une année après ce premier tome, le deuxième de la saga, *Le château à Noé* paraît sous le titre *La chapelle du Diable*. Ce nouveau volet fait revivre la période comprise entre 1925 et 1943.

François-Xavier, le personnage principal, est devenu un homme. Il a épousé Julianna qui lui donne avec régularité des descendants bientôt nombreux. Chassée de ses terres par la crue du lac Saint-Jean, la famille doit se résigner à habiter Montréal, pendant que se fait attendre interminablement la compensation promise des dommages causés par les barrages, et que la compagnie, soutenue en sous-main par le gouvernement Tasche-reau, multiplie les avanies à l'égard des colons spoliés. Mais François-Xavier n'arrive pas vraiment à s'adapter à la ville et il rêve toujours d'un lopin de terre et de sa fromagerie. Il reviendra s'installer à Saint-Ambroise, non loin de la terre de son beau-frère et ami Ti-Georges, dans l'espoir d'enfin réaliser ses rêves. Le destin prendra un malin plaisir à déjouer ses plans.

L'action mise en scène par Anne Tremblay ne manque certes pas d'intérêt. En dépit de sa courte expérience du genre, l'auteur n'en sait pas moins utiliser les trucs du métier pour garder le lecteur en haleine tout en le satisfaisant pleinement. Sa maîtrise s'affirme davantage, d'ailleurs, par rapport au premier tome. À nouveau, elle donne à son récit la forme d'un retour arrière : le personnage principal, qu'on retrouve dans le prologue à la fin de la période couverte, se laisse entraîner par ses souvenirs qu'un narrateur omniscient présente au lecteur dans les chapitres qui suivent.

Anne Tremblay n'ambitionne pas de faire une œuvre historique. Cependant, le fond historique qui sert de décor à ses romans est solide, rigoureux et bien documenté. Des personnages fictifs côtoient des personnages

réels. Autant les uns que les autres, ils sont consistants et crédibles, alors que leurs traits de caractère propres sont à la fois bien accusés et cohérents. La langue des dialogues demeure très abordable et exempte de grossièretés, bien qu'elle tende à se calquer sur le langage parlé des gens d'ici. Le contexte de l'époque est aussi convenablement rendu. Toutefois, si on y regarde de très près, on n'est pas sans s'étonner que les femmes professent un féminisme très contemporain qui confine à l'anachronisme. Défait très mineur, au demeurant.

La romancière a donc fait un bon travail, un excellent travail, même, servie par une imagination féconde et par une écriture vigoureuse.

Malheureusement, on ne peut en dire autant de l'éditeur qui a carrément négligé la révision du texte. *La colère du lac* comportait quelques imperfections à ce chapitre. Mais *La chapelle du Diable* est littéralement truffée de fautes de toute nature. Il y a des fautes de frappe et d'accord, il y a des constructions déficientes, il y a des contresens et des impropriétés. Pour qui est fier de sa littérature et se réjouit qu'elle soit exportée, il y a là de quoi rougir. Pourtant, compte tenu du succès obtenu par le premier roman, ce second aurait, me semble-t-il, mérité davantage de considération.

CLÉMENT MARTEL

#### ISABELLE VAILLANCOURT

*Rose la pie*

Vents d'ouest, Gatineau

2007, 131 pages

(coll. « Azimuts / Roman »)

Suite du roman *Les enfants Beudet*, paru en 2001, *Rose la pie*, dixième œuvre publiée d'Isabelle Vaillancourt, peut se lire comme un roman autonome, sans qu'on ait nécessairement lu le premier. On y retrouve les enfants Beudet, résidents de Rouyn-Noranda, au lendemain de la mort de l'ainé, Jacò, qu'une voisine, Lucie Mackoy, aux dires des enfants, d'Adèle en particulier, aurait poussé délibérément dans la rue, juste avant le passage d'une automobile. Les jeunes Beudet, âgés entre 7 et 14 ans, pour venger l'honneur de la famille, concluent un pacte, sous l'influence d'Adèle, l'ainée, et décident d'éliminer celle qu'ils considèrent comme la meurtrière de leur frère, qui n'avait pas encore douze



ans. Après le geste fatal, dont on nous raconte les circonstances et la manière à la fin, ils enterreront son cadavre dans la cave de leur résidence, rue Perreault. Peu de temps après la disparition de Lucie, la puanteur aidant, les policiers découvrent son cadavre et procèdent à l'arrestation des coupables, qui sont gardés sous haute surveillance, tels de vrais prisonniers, dans une aile grillagée de l'orphelinat situé sur les rives du lac Osisko. Après la tragédie, la mère a été conduite à l'asile et le père s'est enfui à diable-vauvert. Les autorités policières ont toutefois bien de la peine à faire parler ces enfants, qu'Adèle garde sous son influence, en leur lisant des passages de la Bible dans laquelle se trouvent les tout premiers textes de la loi, dont celle la loi du talion, selon eux, « seul châtiment convenable face à ce crime » (p. 12), qui mérite à coup sûr réparation, punition. Rose, une gamine de dix ans, la narratrice, surnommée Rose la pie, craque toutefois, en présence d'un homme en noir, qu'elle prend pour un prêtre, et trahit le serment. Mais le procès n'aura pas lieu, car Adèle, la seule meurtrière, est, elle aussi, internée dans une institution psychiatrique, mettant ainsi un terme au cauchemar qu'elle faisait vivre à ses deux sœurs et à son petit frère, confiés à celle qui était leur gardienne à l'orphelinat, jusqu'à ce que la mère, qu'ils visitent à la fin, soit apte à s'occuper à nouveau d'eux.

L'intrigue de ce court roman, qui se déroule dans les années 1950 – la jeune narratrice fait allusion, par exemple, aux Royaumes de Montréal et à la populaire émission de télévision dans laquelle Al Capone, l'idole de Rose, déjoue Eliot Ness –, est bien menée et est écrite dans une langue soutenue et fort agréable, malgré la jeunesse de la narratrice. La romancière, qui a beaucoup d'expérience, sait construire une histoire et susciter l'intérêt de ses lecteurs et lectrices, même si on peut deviner, bien avant la fin, le dénouement ou la conclusion de cette véritable tragédie.

AURÉLIEN BOIVIN

## SONIA MARMEN

# La Fille du pasteur Cullen

L'auteure de la série *Cœur de Gaël*, dont les quatre tomes ont dépassé les 400 000 exemplaires vendus, ne s'est pas arrêtée là.

*La Fille du pasteur Cullen* nous ramène en Écosse au début des années 1800 à travers une histoire passionnante très spéciale.

Même si Dana est fiancée à son cousin Timmy, sa rencontre avec le chirurgien Francis Seton bouleversera le cours de sa vie. Malgré tout ce qui les oppose, l'amour les prend sournoisement dans ses filets. Petit à petit, des incidents tragiques exhumeront le passé obscur du chirurgien et plongeront Dana dans le pire de ses cauchemars.

LES ÉDITIONS JCL

30 ans  
1977  
2007

[www.jcl.qc.ca](http://www.jcl.qc.ca)

Conseil des Arts  
du Canada



SODÉC



Patrimoine  
canadien





## LE PLAISIR DE LIRE

Avec tout abonnement  
ou réabonnement  
à la revue *Québec français*,  
recevez gratuitement un livre  
de la collection BABEL



- HELLA S. HAASSE  
**Locataires et sous-locataires**
- JEAN BARBE  
**Comment devenir un monstre**
- ALICE FERNEY  
**L'élégance des veuves**
- ANTON TCHEKHOV  
**Drame de chasse**
- RUSSELL BANKS  
**American Darling**
- PAUL AUSTER  
**Brooklyn Follies**
- LAURENT GAUDÉ  
**Le soleil des Scorta**
- DENIS LACHAUD  
**J'apprends l'allemand**
- ILAN DURAN COHEN  
**Le fils de la sardine**
- VADE-MECUM  
POUR LA LITTÉRATURE  
DE JEUNESSE

NOM ET PRÉNOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

VILLE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ N° TÉLÉPHONE \_\_\_\_\_

COURRIEL \_\_\_\_\_

MODE DE PAIEMENT : CHÈQUE  VISA  MASTERCARD

N° DE LA CARTE \_\_\_\_\_

DATE D'EXPIRATION \_\_\_\_\_

**Faites votre choix !**

PREMIER CHOIX \_\_\_\_\_

DEUXIÈME CHOIX \_\_\_\_\_

Publications Québec français

C. P. 9185 Québec (Québec) G1V 4B1

TARIFS	INDIVIDU		INSTITUTION	
	1 AN	2 ANS	1 AN	2 ANS
QUÉBEC	28,00 \$	52,00 \$	34,00 \$	60,00 \$
Maritimes (N-B, N-É, T-N)	28,00 \$	52,00 \$	34,00 \$	60,00 \$
CANADA (autres provinces)	26,00 \$	48,50 \$	32,00 \$	55,50 \$
ÉTRANGER (\$ CAN.)	45,00 \$	80,00 \$	50,00 \$	90,00 \$

Ces tarifs comprennent toutes les taxes applicables et les frais d'envoi.



# Choisir d'enseigner aussi la poésie

par Arlette Pilote\*

L'enseignement de la poésie au Québec se conjugue souvent au conditionnel comme le démontrent ces quelques commentaires livrés lors de l'enquête menée au printemps par l'AQPF auprès d'une cinquantaine de ses membres enseignant au secondaire. Une majorité de nos répondants avoue ne réserver que très peu de temps dans leur planification annuelle à l'enseignement de la poésie. En effet, 23 % d'entre eux disent ne pas l'enseigner du tout ou très rarement ; quelques individus affirment au contraire y consacrer de 20 à 50 % (!) de leur temps d'enseignement ; mais la très grande majorité déclare réserver à l'étude de textes poétiques 5 à 10 % de leur planification annuelle.

Ces résultats et les propos qui les accompagnent révèlent donc ce qu'on pressentait déjà : il existe une réticence avérée des enseignants de français à aborder la poésie en classe. Plusieurs jugent le langage poétique « éthéré et inaccessible » et ils supposent que leurs élèves le considèrent difficile et ennuyeux. Pourtant, ceux et celles qui ont choisi d'enseigner la poésie ne manquent pas d'arguments en faveur de son enseignement. Ils sont persuadés au contraire que la poésie répond bien au désir d'expression des jeunes et que c'est parfois le seul type de textes qui suscite un véritable enthousiasme. Certains confirment que les élèves réussissent avec succès à rédiger des poèmes, même quand il s'agit de formes imposées. D'autres organisent des récitals de poésie et remarquent une participation étonnante de leurs groupes. Ceux-là ont acquis la conviction que les enfants et les adolescents apprécient réellement la poésie

J'aimerais bien enseigner la poésie, mais je manque de temps...

Si j'avais davantage de ressources didactiques, je ferais lire davantage de textes poétiques...

Si je pouvais développer des stratégies pour susciter l'intérêt des élèves pour la poésie, nul doute que je l'enseignerais...

Je me verrais mal aborder avec mes élèves un objet d'enseignement qui reste très nébuleux à mon esprit...

Je n'hésiterais pas à faire découvrir la poésie à mes élèves si je croyais qu'ils s'intéressent à ce type de textes...

Si les élèves n'avaient pas autant de lacunes en grammaire, on pourrait allouer davantage de temps à la lecture de textes littéraires comme la poésie.

si dont les formes diverses, universelles et modernes sont tout à fait adaptées à l'esprit des jeunes. On affirme même que la poésie est un excellent moyen d'amener les garçons à révéler leurs états d'âme et leurs émotions. Certains enseignants préfèrent « entrer en poésie » par la chanson, plus populaire chez les jeunes, et s'attaquer ensuite aux textes plus exigeants. Enfin, aborder le texte poétique par le genre ludique semble une bonne façon de démystifier son caractère présumé sombre et austère.

Parmi les souhaits exprimés par les participants au sondage, on note le désir d'accéder à du perfectionnement en poésie. Le manque de fréquentation et d'expérience du texte poétique reste un handicap pour un bon nombre. Ceux et celles qui ont suivi une formation en littérature, ou qui se sont formés de façon autodidacte estiment avoir développé une meilleure assurance et des stratégies stimulantes et efficaces pour enseigner la poésie. « On ne peut enseigner avec plaisir et conviction ce qu'on n'apprécie pas soi-même », confirme une enseignante.

C'est avec la conscience de cette situation que l'AQPF a créé, en 1998, un concours de poésie. Le but de ce concours est d'encourager les enseignants et les enseignantes de français du 2<sup>e</sup> cycle du secondaire à faire découvrir à leurs élèves les figures marquantes de la poésie québécoise et à permettre à

ceux-ci de s'exprimer grâce à l'écriture de textes poétiques. Les guides pédagogiques produits chaque année dans le cadre de ce concours ont été collectionnés par beaucoup d'enseignants et d'enseignantes de français qui les utilisent depuis lors pour aborder le texte poétique. Cela représente sans doute l'effet le plus durable et le plus rentable de ce projet de l'AQPF, qui contribue à faire vivre la culture en classe de français. Nul doute également que l'excellent dossier consacré à la poésie et à la chanson dans cette présente édition de *Québec français* suscitera de nombreux projets innovateurs en enseignement de la poésie.

Pour conclure, laissons au philosophe Thomas De Koninck<sup>1</sup> le soin de nous faire réfléchir à l'importance qu'il faudrait accorder à la poésie dans notre vie et dans notre enseignement : « Apprendre à éprouver l'extraordinaire beauté de la vie de l'esprit et la délectation correspondante [...] en poésie, par exemple, est un fruit naturel de l'éducation dont on n'a nul droit de priver ceux qui les attendent, parfois à leur insu ».

\* Présidente de l'AQPF.

#### Note

<sup>1</sup> *La nouvelle ignorance et le problème de la culture*, PUF, 2001, p. 98.